Illinois U Library

France ILLUSTRATION

N° 145 — 10 JUILLET 1948 — 60 FRANCS

LA GRANDE NUIT DE PARIS AU PROFIT DE L'ENFANCE MALHEUREUSE

Organisée au profit de l'U. N. A. C. et des œuvres sociales du ministère de l'Intérieur, la Grande Nuit de Paris fut l'apothéose de la Saison. Illuminations et feux d'artifice embrasèrent la capitale, tandis qu'un gala, présidé par M. Vincent Auriol, réunissait sous la tour Eiffel 300 vedettes du cinéma et du théâtre. Cette fête a rapporté plus de 16 millions qui aideront à secourir l'enfance malheureuse. (Voir notre reportage photographique pages 42 et 43.) Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATEGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux et les 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.700	3.200	3.480	3.960
6 mois . . .	1.350	1.600	1.740	1.980

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an....	13,50	dollars	16.20	17	19,80
	6 mois ..	6,75		8,10	8,50	9,90
SUISSE.	Un an....	57	francs suisses	68	71,50	83
	6 mois...	28,50		34	35,75	41,50
PORTUGAL.	Un an ...	339	escudos	407	430	497
	6 mois. .	169,50		203,50	215	248,50

TOUS AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an ...	3.400	4.080	4.300	4.980
6 mois ..	1.700	2.040	2.150	2.490

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **500 fr.**
Étranger. . . . . Un an **680 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Sur la route de la Côte d'Azur

PREMIER FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE
à
AIX-EN-PROVENCE
du 23 Juillet au 1er Août 1948

FESTIVAL **MOZART**

Concerts
dans les jardins, les cours des vieux hôtels
dans la Cathédrale, le Cloître
2 représentations de
COSI FAN TUTTE
★
Direction Musicale
HANS ROSBAUD — *Directeur de la Philharmonique de Munich*
ERNEST BOUR — *Chef d'Orchestre de l'O.N. de la Radiodiffusion Française*

Renseignements dans les Agences de voyages
PROGRAMME ET DÉPLIANTS ILLUSTRÉS ENVOYÉS GRATUITEMENT SUR DEMANDE A OFFICE DU TOURISME - AIX-EN-PROVENCE

NÉO

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 145 10 JUILLET 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

L'HÉLICO-TAXI N'EST PLUS UN MYTHE

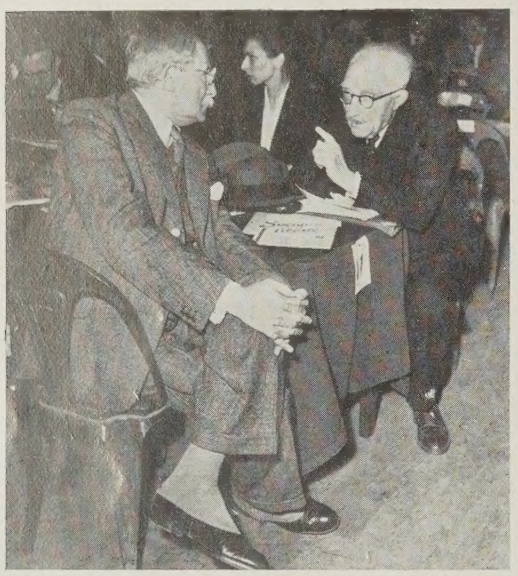
En 1919, Védrines réussissait à se poser avec son biplan Caudron sur la terrasse des Galeries Lafayette. M. André Labarthe et le capitaine Jimmy Yowell ont, à leur tour, atterri sur cette même terrasse, mais, cette fois, en hélicoptère. L'appareil, descendant à la verticale, s'est posé dans un espace de 22 mètres sur 12, prouvant ainsi sa maniabilité. Verrons-nous dans un avenir prochain des « hélico-taxis » assurer les liaisons postales et le transport des passagers entre les aérodromes et le cœur de la capitale ? Phot. *France-Illustration* (R. Boulet.)

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

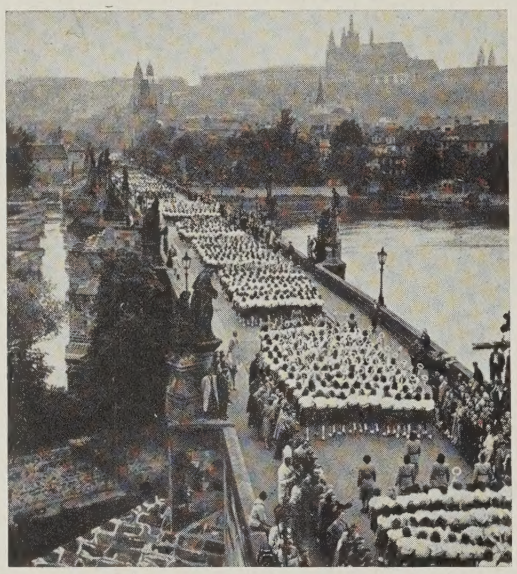
A VARSOVIE se sont réunis les huit ministres des Affaires étrangères de l'Est. Voici MM. Molotov (U. R. S. S.), Modzelewsky (Pologne), Mme Anna Pauker (Roumanie), M. Clementis (Tchécoslovaquie).

A NOTRE-DAME, le cardinal Suhard a procédé à l'ordination de trente-neuf prêtres qui, allongés sur les dalles dans la grande nef de la cathédrale, entendent les prières rituelles dites par S. Em. l'archevêque de Paris.

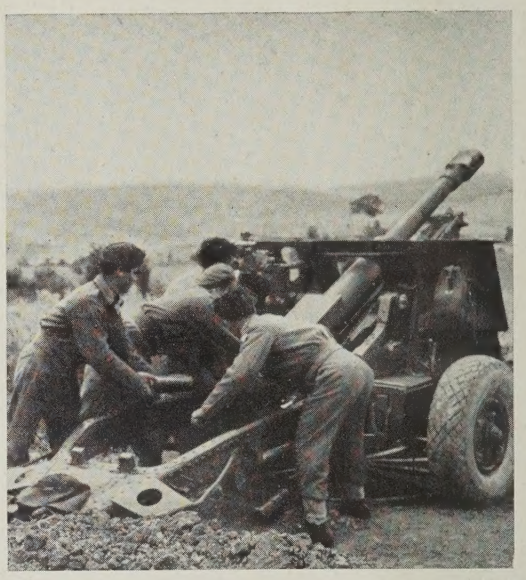
M. GEORGES BIDAULT signe sur son bureau du Quai d'Orsay l'accord bilatéral franco-américain pour le plan Marshall. A droite : MM. Harriman et Jefferson Caffery ; à gauche : MM. Hervé Alphand et Vaurs.



LE PARTI SOCIALISTE S. F. I. O. a tenu au palais de la Mutualité, à Paris, son quarantième congrès. Au cours d'une des séances à huis clos, M. Léon Blum confère avec M. Bracke-Desrousseaux.

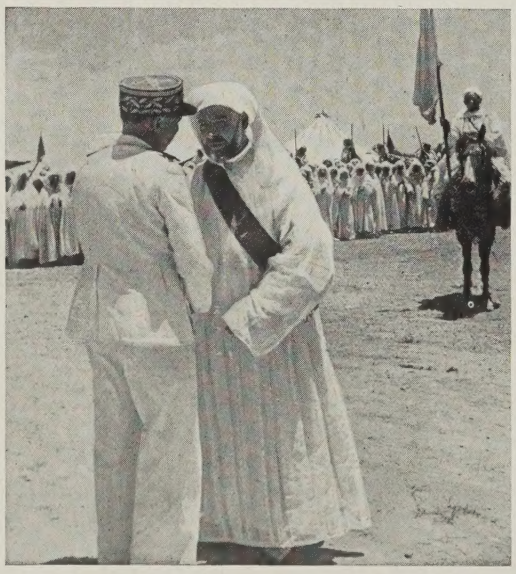


LA FETE DES SOKOLS a remporté à Prague son ordinaire succès. Quarante-deux mille jeunes gens ont défilé dans la ville au sortir du Stadium où ils ont effectué des exercices athlétiques et des danses variées.



EN GRECE, 60.000 soldats de l'armée gouvernementale participent aux opérations d'envergure engagées contre les rebelles de Markos. Une pièce d'artillerie de montagne en pleine action dans les monts Grammos.

LE GENERAL EISENHOWER, président de l'Université de Columbia, quitte la bibliothèque « Low Memorial » avec les étudiants étrangers qui doivent pendant vingt-quatre jours visiter les Etats-Unis.



A BEN-GUERIF, aux environs de Marrakech, le général Juin, résident général au Maroc, remet au caïd El Ayadi, chef de l'importante tribu des Rehamnas, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

M. EDOUARD HERRIOT a prononcé un discours à Mulhouse durant l'inauguration du monument érigé en reconnaissance de l'aide que la Suisse a apportée à la France et aux prisonniers français durant la guerre.

EST ET OUEST S'AFFRONTENT

par ALBERT MOUSSET

La réforme monétaire en Allemagne occidentale a créé à Berlin — qui se trouve sous un régime d'occupation quadripartì, mais est enclavé dans la zone soviétique — un sérieux état de tension entre Alliés.

Les Russes procédant, de leur côté, à une réévaluation du mark, il était techniquement difficile de faire circuler concurremment dans la capitale deux monnaies appuyées sur des économies de types différents.

Les Occidentaux — Américains, Anglais, Français — admettaient bien que le mark soviétique eût seul cours légal, mais à la condition que cette mesure émanât d'une décision quadripartie et non d'une initiative unilatérale.

Or celui-ci estime que les trois autres puissances n'ont plus rien à faire à Berlin. Aussi tous ses efforts tendent-ils à les évincer. Question de propagande d'abord : il s'agit de gagner les sympathies des masses berlinoises. Mais, surtout, nécessité de « libérer » Berlin pour pouvoir en faire la capitale d'une Allemagne orientale, réplique à la création d'un Reich de l'Ouest par les Alliés.

Le conflit monétaire — la « guerre des deux marks » — a créé dans Berlin un chaos indescriptible. Le maréchal Sokolovski, commandant de la zone soviétique, qui avait précédemment suspendu les réunions du Conseil de contrôle et de la Kommandatura des Quatre, a décrété le 23 juin que la réforme monétaire appliquée en zone soviétique engloberait le Grand Berlin, où aucune autre monnaie ne serait admise à circuler.

L'échange des marks anciens contre des marks soviétiques s'est fait, par voie d'estampillage, sur la base de dix pour un. Il en résulte une brusque contraction du pouvoir d'achat pour la masse de la population et, naturellement, une recrudescence de l'agio et de la contrebande des devises.

LES JOURNÉES DRAMATIQUES DE BERLIN ET LEURS RÉPERCUSSIONS

Sous le prétexte d'empêcher la fraude, le commandement soviétique a soumis la ville à un véritable blocus. Il a interrompu le trafic, la circulation et les communications postales, faisant déboulonner les rails et invoquant des « perturbations techniques » pour couper le courant électrique fourni à la zone occidentale par la centrale de Klingenberg.

Le marché noir n'en a pas moins continué à sévir : on troquait vingt-cinq marks soviétiques contre un mark occidental.

En revanche, le ravitaillement de la ville s'est trouvé gravement menacé. Les Américains ont alors fait connaître qu'ils l'assureraient en tout état de cause — au besoin par avion — et disposaient à cet effet d'un mois d'approvisionnement.

Berlin a pris l'aspect d'une ville en état de siège, patrouillée par des chars légers américains sur lesquels étaient montées des mitrailleuses et des sirènes. La population, calme mais angoissée, stationnait devant les placards soviétiques qui dénonçaient « l'hypocrisie et la mauvaise foi des Occidentaux ».

Tout en réaffirmant leur ferme intention de ne pas évacuer la ville, les Anglais et les Américains n'ont jamais fermé la porte à une négociation avec Moscou. En même temps qu'ils protestaient contre l'asphyxie économique de Berlin, ils proposaient un arrangement qui permît la reprise du trafic. A la démarche du général anglais Robertson, le maréchal Sokolovski a répondu le 29 juin par une lettre qui a fait naître l'espoir d'une détente, parce qu'il y était spécifié que les mesures prises pour isoler la capitale n'avaient pas un caractère permanent.

On vit d'abord dans cette assurance l'espoir d'une détente, bien que les termes en fussent fort vagues. L'impression a néanmoins prévalu qu'elle s'adressait beaucoup plus aux Allemands qu'aux Alliés et que les Russes avaient moins cédé aux instances de ceux-ci qu'à l'opportunité de dissiper le ressentiment des Berlinois...

Le 1er juillet fera date dans l'histoire du Reich. Ce jour-là, en effet, les trois gouverneurs militaires alliés de l'Allemagne occidentale réunis à Francfort ont présenté aux onze premiers ministres des « Pays » de leur zone d'occupation les décisions de la Conférence de Londres pour la création d'un Etat allemand de l'Ouest.

Ces décisions prévoient une unification structurelle, politique et économique du Reich occidental et la réunion, au début de l'automne, d'une Assemblée constituante de cinquante-cinq membres pour élaborer la charte du nouvel Etat, qui aura Francfort pour capitale.

Les premiers ministres allemands ont demandé à étudier de près les textes qui leur étaient soumis, et la conférence a été ajournée en attendant les résultats de la réunion qu'ils doivent tenir à Coblence.

Il va de soi que tout espoir de reconstituer un jour l'unité allemande est plus éloigné que jamais.

LA CONFÉRENCE DE VARSOVIE

On pense bien que les Russes et les Etats qui gravitent dans leur orbe n'ont pas pris leur parti de cette « coupure ». Réunis les 23 et 24 juin à Varsovie, les représentants de l'Union soviétique, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie, de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Roumanie et de l'Albanie ont fait le procès de la politique anglo-franco-américaine, critiqué les « recommandations » de la Conférence de Londres et formulé une série de contre-propositions tendant à la « démocratisation » et à la « démilitarisation » de l'Allemagne, à la conclusion rapide de la paix avec celle-ci et à l'évacuation des troupes d'occupation, à l'établissement d'un gouvernement pour l'ensemble du pays, à la revision du problème des réparations, au contrôle quadripartì de la Ruhr.

L'ensemble de ces contre-propositions trahit les deux préoccupations contradictoires qui se sont affrontées au cours de la conférence : celle de l'Union soviétique, qui cherche à reconstituer l'unité du Reich et à se concilier les sympathies du peuple allemand ; celle des autres Etats voisins de l'Allemagne, qui redoutent cette unité et craignent que Moscou ne soit amené un jour à négocier, aux dépens de leurs frontières, de leur sécurité ou de leurs intérêts, un rapprochement avec Berlin...

LA CRISE DES RAPPORTS SOVIÉTO-YOUGOSLAVES

A l'issue d'une réunion tenue à la fin de juin dans une petite localité des environs de Campina (Roumanie), le Kominform, organisme central des partis communistes européens, a publié un communiqué qui a éveillé dans le monde entier un sentiment de stupeur.

Ce communiqué condamnait, en effet, en termes particulièrement violents, la politique du Comité central du parti communiste yougoslave et mettait nommément en cause, à ce propos, la personnalité du maréchal Tito et de trois de ses collaborateurs directs, Edouard Kardelj, Rankovitch et Milovan Djilas.

Ils étaient accusés, entre autres griefs :

De s'être écartés du marxisme orthodoxe en ne donnant pas au parti communiste la fonction dirigeante au sein du gouvernement de Front populaire et en ne maintenant pas aux ouvriers la prédominance dans les organisations où ils travaillent en liaison avec les paysans (on sait que la paysannerie représente 85 % de la population totale en Yougoslavie) ;

D'avoir pratiqué dans les campagnes une politique encourageant l'exploitation individuelle de la terre et la reconstruction de grandes propriétés aux mains des « koulaks » ;

D'être tombés à la fois dans les erreurs du trotskisme et du vieux nationalisme serbe ;

D'avoir adopté une attitude hostile à l'Union soviétique et notamment d'avoir soumis à une surveillance policière les représentants civils et militaires de l'Union soviétique.

Cet exposé de griefs n'était pas nouveau. Il avait déjà fait, depuis le mois de mars dernier, l'objet d'un échange de lettres entre le Comité central du parti communiste yougoslave et le Kominform. Mais c'était la première fois qu'il était livré à la publicité avec la solennité d'une condamnation portée par la plus haute instance du communisme international.

En réalité, ces points de doctrine étaient loin d'épuiser les malentendus qui existent depuis quelque temps entre Belgrade et Moscou.

Sur le plan international, les Yougoslaves se plaignent de n'avoir pas obtenu de la Russie la contre-partie de la fidèle assistance qu'ils lui ont donnée dans toutes les questions affectant les intérêts soviétiques. Ils reprochent au Kremlin de n'avoir soutenu que du bout des lèvres leurs revendications sur Trieste et sur la Carinthie méridionale et d'avoir laissé, dans l'affaire grecque (l'assistance aux rebelles de Markos), l'initiative à la Bulgarie, dont les visées sur la Macédoine hellénique contrecarrent les leurs.

Sur le plan économique, la Russie entend systématiser l'économie des Etats danubiens pour les lier d'une façon permanente à ses propres intérêts au détriment de leur développement national autonome. Cette planification fait notamment obstacle aux efforts du gouvernement de Belgrade pour donner au pays un équipement industriel propre à élever son standard.

Sur le plan social, enfin, ce même gouvernement a procédé à des nationalisations massives, dont les représentants soviétiques ont approuvé le principe mais dont ils critiquent aujourd'hui l'application parce que, selon eux, son allure désordonnée est plutôt faite pour discréditer que pour populariser la politique de socialisation.

D'autres différends, ceux-là d'ordre psychologique, pèsent sur les rapports entre Russes et Yougoslaves. Très ombrageux sur le chapitre de leur souveraineté, ceux-ci voient d'un mauvais œil la prétention des officiers ou des fonctionnaires soviétiques à s'ériger en conseillers et à s'immiscer non seulement dans la politique mais dans les questions d'administration intérieure ou d'aménagement économique.

Le Comité central du parti communiste yougoslave a réfuté en termes vigoureux les accusations du Kominform, mais en réaffirmant sa volonté de rester fidèle à la doctrine marxiste et à la collaboration avec l'Union soviétique, pourvu que celle-ci soit fondée sur « une confiance et une loyauté réciproques ».

Quelle que soit désormais la position de Tito, les rapports entre Belgrade et Moscou ne seront plus ce qu'ils étaient depuis la libération. L'influence soviétique a été ébranlée dans le monde balkanique. Il n'en serait pas moins prématuré de prévoir une dislocation du « bloc oriental », que la création d'un Reich de l'Ouest tend au contraire à raffermir.

LE FEZZAN

LIAISON FRANÇAISE ENTRE TUNIS ET LE TCHAD

par notre envoyé spécial S.-M. GORLIN

Les dernières semaines ont porté au premier plan de l'actualité des problèmes coloniaux souvent méconnus du grand public.

Les lignes qui suivent n'ont d'autre ambition que de récapituler pour nos lecteurs les raisons qui militent en faveur d'un rattachement du Fezzan à l'Union française.

A priori, il nous semble que des motifs d'ordre purement patriotique devraient faire un devoir à tous les Français de s'intéresser à une contrée glorieusement conquise, au cours d'une campagne de conception et d'organisation essentiellement françaises, par un des plus purs héros de notre histoire militaire.

La France s'est prononcée pour le retour à l'Italie de ses colonies d'avant le fascisme, mais il n'en demeure pas moins, et M. Bidault l'a dit : « qu'il fallait qu'on tînt compte des efforts et du sang répandu par les Forces françaises libres pour la cause de la liberté des peuples, en particulier dans les territoires conquis par Leclerc ».

Il reste pourtant évident que des raisons de fidélité et d'amour-propre national sont arguments sans valeur au cours des conversations internationales comme celles auxquelles le monde assiste depuis la fin des hostilités.

Par ailleurs, trop attachée aux principes qui régissent l'organisation des Nations Unies et soucieuse de ne conserver dans son orbite que des peuples adhérant librement à sa civilisation, la France ne peut pas revendiquer les territoires conquis au seul nom du droit du vainqueur.

Mais il reste suffisamment de raisons d'ordre politique qui devraient permettre à la France de poursuivre son action au Fezzan.

La Tripolitaine ex-italienne se divise pratiquement à ce jour en trois régions distinctes : deux sont d'obédience britannique (la Cyrénaïque et la Tripolitaine proprement dite), et la troisième, d'obédience française : le Fezzan.

A ces trois régions, de superficies importantes, doit s'ajouter le groupe des oasis de Ghadamès, occupé par la France et limitrophe de la Tunisie.

La zone d'occupation française en Tripolitaine est définie sommairement par une ligne allant de Bir-Zar (frontière tunisienne) jusqu'au 18e degré de longitude ; la ligne de démarcation suit ensuite le 18e degré jusqu'aux frontières du Tchad.

Placée sous un régime d'administration militaire et considérée comme pays sous mandat, cette zone, importante par sa superficie et d'une population comparativement infime, occupe tout le sud de l'ancienne Tripolitaine jusqu'au 18e degré.

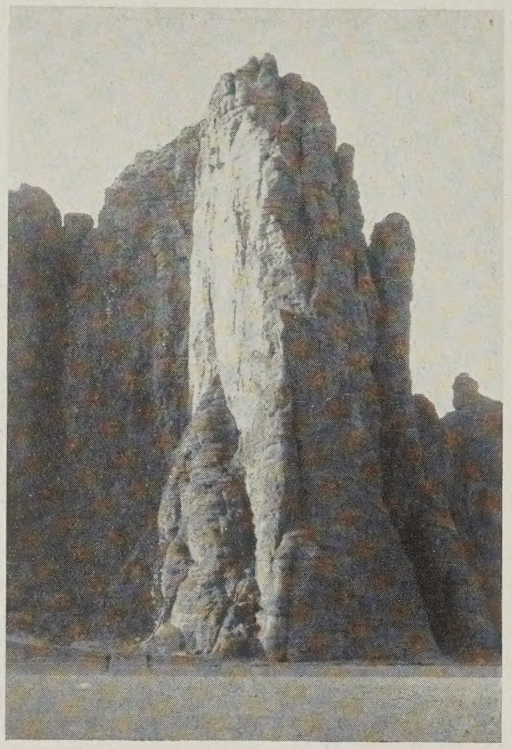
Si le Quai d'Orsay pose comme principe le retour à l'Italie de ses anciennes colonies, les revendications qu'il formule ne semblent donc être présentées que comme des « rectifications ».

La superficie des territoires réclamés par la France paraît, certes, dépasser la portée de ce terme si l'on s'en tient à l'examen de la carte, mais il est aisé de voir que, sur les plans économique, politique et militaire, il ne s'agit en l'espèce que de l'intégration dans l'Union française d'une région qui la complète harmonieusement.

Un fait doit être immédiatement mis en avant : l'Italie n'avait effectué dans le Sud tripolitain, et au Fezzan en particulier, aucune colonisation et aucun peuplement. La « pénétration » de l'Italie dans ces régions ne pouvait être défendue alors qu'à deux titres :

Une mission tutélaire et civilisatrice vis-à-vis des populations ; l'intention de pousser militairement et économiquement vers le Tchad le plus profondément possible.

La France peut aisément se substituer à la première mission ; quant à la seconde, elle semble difficilement pouvoir être invoquée par une Italie démocratique débarrassée de tout esprit de conquête. Il semble dès lors qu'en cherchant à rester dans des régions indispensables pour la cohésion de l'Union française la France ne se heurtera à aucune raison valable de la part de l'Italie, sinon à des motifs d'ordre purement sentimental.



AUX CONFINS DU TIBESTI D'IMMENSES AIGUILLES ROCHEUSES ÉMERGENT DU DÉSERT FEZZANAIS.

Et là il ne faut pas hésiter à affirmer que le Fezzan sous l'autorité de la France ne menacera aucun pays, mais que, rendu à l'Italie ou laissé sous la dépendance effective d'une autre puissance, il peut constituer une menace grave pour l'Union française et un obstacle pour nos communications entre l'Afrique noire et celle du Nord, qu'aucun Etat ne doit avoir le droit de contrôler en dehors de nous-mêmes.

De façon pratique, les « demandes » françaises, toutes solidaires, semblent devoir se diviser géographiquement de la manière suivante :

a) Le territoire du Fezzan proprement dit ;

b) Les oasis de Ghadamès, comprenant Ghadamès et ses dépendances naturelles (Derdj et Sinaouen) ;

c) La région de Nalout et du Djebel Nefoussa (placée sous contrôle britannique depuis 1943), qui complète la région de Ghadamès ;

d) Ghat, dont le territoire a été pratiquement annexé par l'Algérie dès 1943.

Précisons aussi les raisons du maintien de notre présence dans ces régions :

Le Fezzan se trouve géographiquement situé sur la route qui conduit normalement de l'Afrique du Nord française au Tchad ; ce dernier pays, étant partie intégrante de l'Union française, va certainement chercher, dans les années à venir, un débouché supplémentaire vers la Méditerranée, débouché que la Tunisie doit pouvoir lui offrir dans des conditions assez avantageuses. La preuve en fut donnée dès 1943, après l'occupation française, quand les nombreux convois automobiles de la ligne « Lamy-Gabès » montèrent à travers le Fezzan.

Après un temps d'arrêt, c'est récemment que fut décidée, en Tunisie, l'ouverture à travers le Fezzan d'une ligne commerciale automobile, dont les premiers convois sont passés au cours du début de l'année 1948, tandis que des groupements de commerçants du Tchad lançaient à leur tour des convois vers le nord ; ainsi se trouve maintenant régulièrement parcouru à nouveau l'itinéraire de liaison normal qui relie la Tunisie et l'Afrique du Nord au territoire du Tchad.

Voyons quels sont les produits qui, tant à l'aller qu'au retour, nécessitent ce trafic avec le Nord :

Du Tchad, ce sont les peaux, le beurre fondu, l'encens, les produits précieux. Vers le sud descendent les produits fabriqués, les vins, les alcools et les carburants.

L'itinéraire de liaison actuel qui relie Gabès à Fort-Lamy par Tatahouine, Bordj-le-Bœuf, Derdj, Edri, Sebba, Gatroum, Zouar, Faya, Moussoro, Fort-Lamy n'est plus seulement la trace de la glorieuse « colonne Leclerc », mais une piste dont le premier tiers en partant de Tunisie est intégralement aménagé et sur lequel des centaines d'hommes travaillent actuellement.

Plus nécessaire encore nous est le Fezzan comme escale du trajet aérien qui relie la France à l'Afrique noire et qui se prolonge vers Tananarive.

L'aménagement des bases aériennes de Ghadamès, de Sebba et la remise en état des terrains de secours qui jalonnent l'itinéraire routier sont d'ailleurs en voie d'achèvement.

C'est là une économie de près de 1.500 kilomètres que réaliseront nos avions dans le trajet qui relie Paris à Fort-Lamy et Paris à Madagascar.

A l'intérêt de cette grande voie de pénétration nécessaire à l'Union française, on opposera, certes, facilement que le Fezzan, d'après la direction de ses voies de communications actuelles, est orienté vers les rivages tripolitains plus que vers le Sud tunisien. Cette réalité d'ordre « kilométrique » est diminuée notamment depuis l'ouverture de la piste directe Gabès-Sebba par Derdj, par laquelle le port de Gabès sera rendu à sa destination traditionnelle de « tête de ligne » du commerce saharien.

Quant aux liens ethniques qui peuvent unir les populations du Fezzan aux populations tripolitaines ou de Cyrénaïque, ils présentent une trop grande fragilité pour pouvoir être invoqués par les grandes puissances. Cependant, si nos amis britanniques poussent, depuis nombre d'années, la formation d'un royaume senoussiste de Cyrénaïque, dirigé par l'émir Idriss, qui, bien entendu, réclamerait le Fezzan, les liens religieux que la Senoussia entretient avec le Fezzan, s'ils présentent une certaine réalité, ne semblent devoir présenter aucune valeur internationale. Le profane serait édifié à ce sujet par un voyage au Fezzan, où la couleur même des populations lui enlèverait toute équivoque quant à leur parenté avec les populations tripolitaines.

Des raisons purement « impériales », comme la nécessité d'unir entre eux des territoires de l'Union française, sont-elles des justifications suffisantes pour la présence de la France au Fezzan ? Il n'est que de citer alors l'œuvre entreprise par nos officiers depuis 1943 dans ce terri-

toire et de savoir, de source sûre, ce qu'en pensent les populations arabes du Nord tripolitain qui sont placées sous d'autres tutelles.

De nombreux puits artésiens forés chaque année, d'importantes quantités de moto-pompes placées dans les palmeraies, de nouvelles cultures adoptées, des pistes tracées... ce travail ne serait pas suffisant si l'action profondément humaine de nos médecins militaires et de leurs infirmiers ne prouvait que la France place sur le même plan les populations autochtones qu'elle administre et ses propres troupes d'occupation.

Que dire, enfin, de la réussite des jeunes instituteurs français qui, détachés à des milliers de kilomètres des universités nord-africaines, font rayonner jusqu'au Fezzan le nom de la France !

Soucieux d'apporter à des populations déshéritées jusqu'alors une liberté plus grande, nos administrateurs ont été jusqu'à introduire une nouvelle législation locale qui rend une liberté perdue depuis de nombreux siècles à la classe des « djebads », serfs dont la France a payé en espèces le rachat à leurs maîtres.

En ce qui concerne le territoire des oasis de Ghadamès, qui comprend les palmeraies de Ghadamès, Derdj et Sinaouen, la position de la France est aussi nette. Mais, outre les raisons valables pour le Fezzan, cette portion du territoire ex-tripolitain doit être réclamée comme une rectification de frontière au profit de la Tunisie que la France, de par les traités qui régissent ses rapports avec la Régence, est habilitée à formuler.

C'est, en effet, pour répondre aux circonstances politiques de l'époque que la France avait cru devoir autrefois abandonner à l'Italie cette véritable enclave que constitue Ghadamès au sud de la frontière tunisienne. Les habitants de Ghadamès, dont plus d'un tiers résident à Tunis, sont en effet orientés tout naturellement vers la Tunisie, avec laquelle des échanges traditionnels et des relations culturelles existent depuis plusieurs siècles.

Légèrement différente est la situation de Nalout et du Djebel Nefoussa, que la France demande enfin dans cette région.

Le tracé, hâtif, de la ligne de démarcation entre zones française et anglaise en 1943 avait permis aux Britanniques l'occupation de cette région. A la suite d'un examen plus attentif, la France aurait dû, logiquement, se voir confier la localité de Nalout et la petite enclave de territoire du Djebel Nefoussa qui entoure ce carrefour.

Les quelques milliers d'habitants qui peuplent cette région sont, en effet, d'origine berbère pour la plupart et se raccrochent par des liens séculaires aux populations, d'obédience française, de Tatahouine.

C'est encore une erreur de tracé qui avait, par exemple, laissé à l'Italie le village d'Ouezzen, dont pourtant les habitants ont leurs propriétés en Tunisie et paient redevance au bey. Ce carrefour de Nalout permet enfin à la Tunisie d'améliorer la voie de communication qui la joint au Fezzan.

La France peut-elle espérer logiquement que les populations de ces différents territoires (45.000 âmes, Nalout exclu), dispersées sur une superficie presque égale à celle de la métropole, vont exprimer à la Commission internationale d'enquête le désir de rester dans notre orbite ? Prétendre qu'elles ont répondu affirmativement serait nier la fluidité avec laquelle la propagande panarabe, jaillie du Moyen-Orient depuis quelques années, s'est infiltrée jusque dans les régions les plus reculées de l'Islam.

Le mot magique d' « indépendance » est en effet sur toutes les lèvres arabes depuis quelques années, c'est incontestable, mais à l'heure actuelle ce n'est encore qu'un mot, que peu de peuples arabes ont pu transformer en une réalité pratique, même quand la possibilité leur en a été donnée sur le plan international.

La surprise qu'éprouvent chaque année les pèlerins musulmans de nos possessions d'Afrique du Nord se rendant à La Mecque lorsqu'ils s'aperçoivent des conditions d'existence réelles des pays arabes « indépendants » en est un témoignage.

Il est impossible de démontrer aux populations arabes du Fezzan qu'il n'est point d'indépendance réelle possible sans avoir l'air de faire contre l'Islam une propagande intentionnée.

Mais, *s'il leur est offert de choisir entre les différentes tutelles étrangères qui pourraient leur être données, la France a de très grandes chances d'être la plus souhaitée.*

Il convient alors de faire valoir à l'opinion internationale que la France ne s'oppose nullement à une certaine indépendance des régions fezzanaises, même si celles-ci désirent conserver des liens avec les régions de Tripolitaine ou de Cyrénaïque dont elles sont voisines. Ce que la France demande, *c'est qu'aucune autre tutelle que la sienne ne s'impose dans des pays dont elle a assumé la garde depuis leur libération.* Evoluant pacifiquement au sein de l'Union française, les populations de ces pays pourront alors atteindre une liberté que la France ne cherche pas à leur contester.

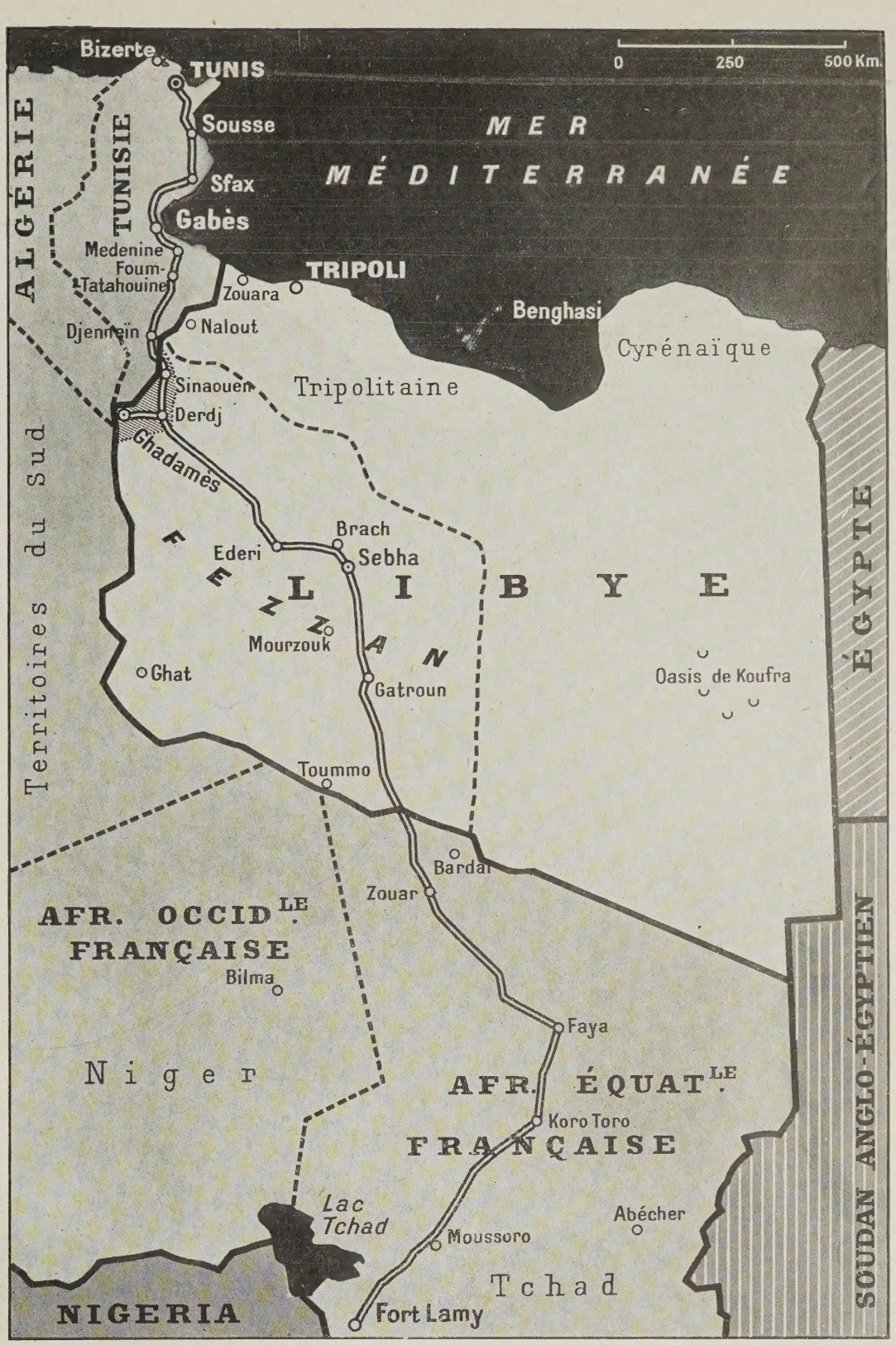
La Commission d'enquête a constaté, comme nous avons pu le faire nous-même, que les Fezzanais ne sont pas encore aptes à une réelle et complète autonomie. La France se doit, fidèle à sa mission, de diriger cette population jusqu'au jour où elle sera en état de se détacher d'une tutelle européenne et de déterminer son propre sort en toute connaissance de cause.

Comment s'expriment alors pratiquement nos revendications ? Il n'est pas question de revenir sur l'annexion de Ghat réalisée par l'Algérie. En ce qui concerne Ghadamès, la France est juridiquement en droit de demander son intégration à la Régence de Tunis, et le cas particulier de Nalout et du Djebel Nefoussa n'est qu'un détail de frontière intéressant la Tunisie, dont aucune grande puissance ne peut s'étonner. Quant au Fezzan proprement dit, il sera vraisemblablement demandé pour lui un statut particulier le plaçant sous contrôle français.

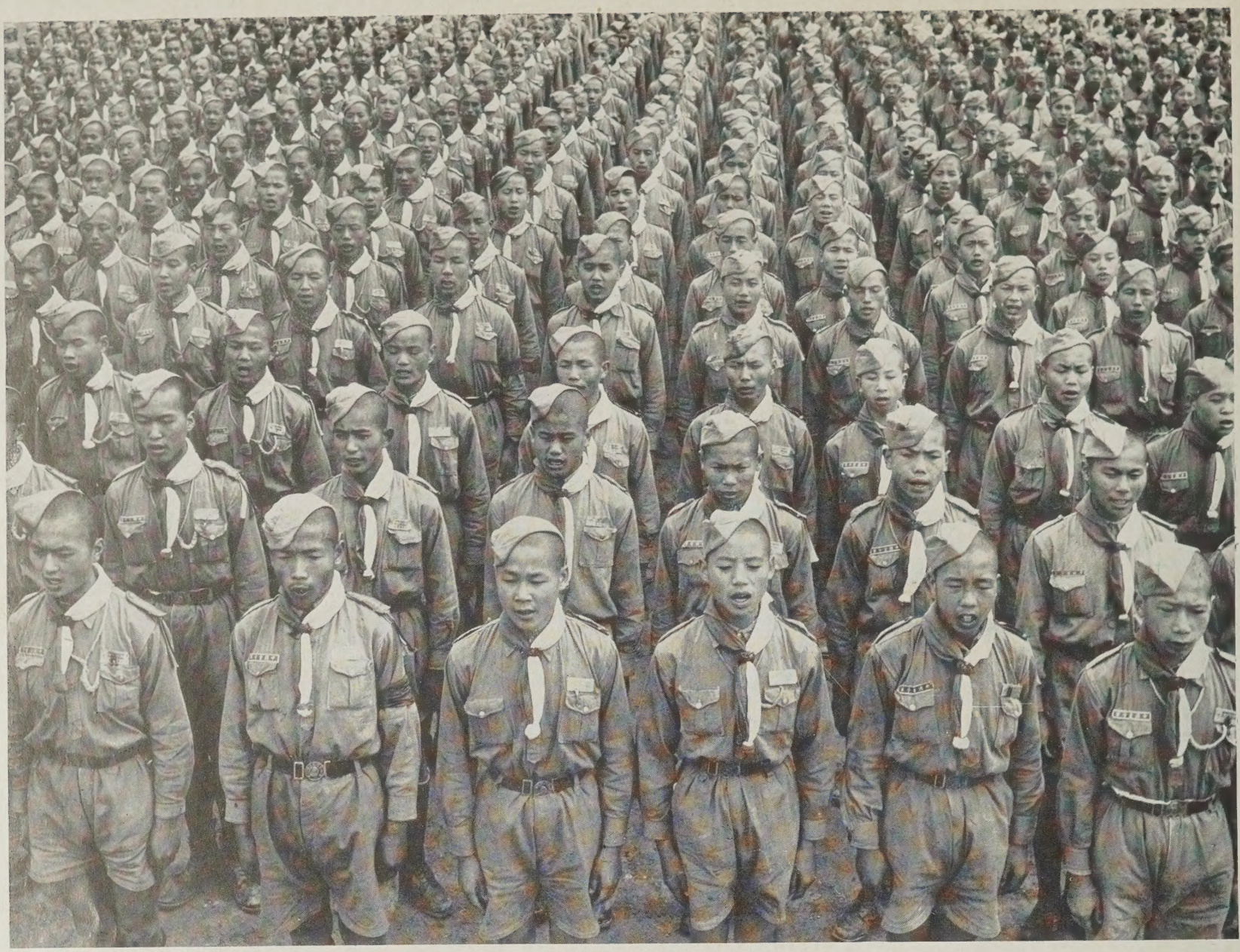
Il est hors de doute que la situation actuelle de la France ne lui permet pas d'élever la voix avec la même vigueur que certains autres Grands. Mais nul n'ignore, dans le concert international, que la France, dans le domaine colonial comme dans les autres, a toujours scrupuleusement respecté ses engagements. Il doit pouvoir lui être tenu compte de ce fait par les différents Etats arabes et par les autres grandes puissances.

En arguant qu'aucun autre Etat n'est fondé à nous remplacer au Fezzan et que ce pays n'est pas encore apte à vivre de façon autonome, la France doit voir renouveler son mandat sur ces régions.

Il faut enfin que l'on sache que les Français, fidèles au souvenir des morts glorieux tombés du Tchad à Berchtesgaden, ne laisseront pas le gouvernement oublier la conquête de Leclerc et abandonner la tombe du colonel d'Ornano entre des mains étrangères.



LE FEZZAN SE TROUVE SITUÉ SUR LA ROUTE QUI RELIE NOTRE AFRIQUE DU NORD AU TCHAD.



En Chine nationaliste, nombreux sont les étudiants qui suivent les cours d'entrainement a l'école des officiers de l'armée de l'air.

LA CHINE EN ARMES

NATIONALISTES ET COMMUNISTES SE DISPUTENT APREMENT LA DÉCISION

par notre envoyé spécial Li Yang

Les événements d'Europe retiennent l'attention des peuples d'Occident au point qu'on en oublie d'autres, qui, pour se dérouler dans un pays lointain et d'une façon peut-être moins spectaculaire, pèsent cependant lourdement sur les destinées du monde.

C'est énoncer un truisme que de dire que la Chine, à l'heure actuelle, constitue l'un des principaux « tests » pour l'avenir de notre planète en convulsion. M^me^ Sun Yat Sen, veuve du fondateur de la République chinoise, disait un jour : « La Chine est une seconde Espagne, en beaucoup plus grand. » Comme en Espagne, où deux forces antagonistes se mesuraient avant la grande bagarre, en terre chinoise s'affrontent, par personnes interposées, les deux titans de l'heure, qui visent chacun à mettre le « grand atout » de son côté. Point n'est besoin de calculs bien subtils pour comprendre que le pays qui disposerait d'un tel atout (des ressources immenses, 500 millions de producteurs et de consommateurs) pourrait faire aisément pencher la balance de son côté.

Il n'est donc pas indifférent pour le sort du monde que la Chine reste ce qu'elle est, c'est-à-dire nationale, ou qu'elle passe en d'autres mains, c'est-à-dire sous la coupe des Soviets. On peut imaginer la « réaction en chaîne » que déclencherait en Asie — et ensuite sur le globe tout entier — une Chine devenue entièrement communiste. Les répercussions seraient immédiates, sur une terre devenue trop petite depuis la fission nucléaire.

Le sort de la Chine se joue à Prague, à Rome ou à Paris. Celui de l'Europe occidentale, en revanche, peut être déterminé par l'issue des batailles qui se déroulent en Mandchourie ou dans les plaines du Hoang-Ho et du Yang-Tse-Kiang.

L'OFFENSIVE DES ARMÉES COMMUNISTES

« Quelle est l'exacte situation, au point de vue militaire ? » Ainsi se pose, dans son urgence brutale, la vraie question chinoise. La décision en Chine ne s'obtiendra ni par un coup d'Etat, comme en Tchécoslovaquie, ni par des consultations électorales : elle sera fournie par les armes.

La situation militaire ne tourne pas, à l'heure actuelle, à l'avantage des troupes gouvernementales. Elle est même sérieuse pour les autorités de Nankin. On peut dire, dans l'ensemble, que la Mandchourie est aux trois quarts tombée aux mains des communistes et que la Chine du Nord et celle du Centre sont sérieusement menacées.

Les communistes, tout en livrant des combats dans la province de Shensi (nord-est de la Chine), ainsi que dans le Nord-Ouest (sur la route Sian-Lanchow) et dans le centre de Chantoung, poussent des pointes en direction du sud, vers Hankéou, Nankin et Changhaï. Ces pointes ont été relativement stoppées, mais des combats violents se déroulent à la bordure septentrionale, dans les régions de Kiaochow-Tsinan et Peiping-Suiyang, tandis que l'étau des Rouges se resserre autour de Tze-Chouan, Linfeng et Weishien, et que leurs forces occupent les villes de Yunki, Changchoun et Changlo.

Les communistes, cependant, ne sont pas arrivés à ces résultats sans à-coups ni difficultés. Bien au contraire, le sort des armes depuis le déclenchement de la guerre civile leur a été souvent nettement défavorable.

Au cours de la première phase les nationalistes avaient, en effet, remporté des succès notables,

bien que chèrement acquis. Pendant l'été 1946, ils avaient occupé les trois quarts de la Mandchourie et repoussé toute incursion des Rouges. Après de durs combats, ils avaient pris Sze-Ping-Kaï, nœud important de communications. Au mois de septembre, ils occupaient Jehol, puis Kalgan, porte de la Mongolie, dont les communistes avaient fait une de leurs principales bases. Enfin, ils ont attaqué Shensi et pris Yenan, capitale des Rouges, que ceux-ci évacuèrent sans combat, après avoir opéré dans la ville de nombreuses destructions.

Mais les communistes, sous la conduite de Mao Tse Tung, de Chu Teh et de Liou To Tcheng, ont su se ressaisir, grâce à la tactique, utilisée souvent par les Soviets pendant la dernière guerre contre les Allemands : laisser occuper les villes, mais tenir solidement la campagne et pratiquer partout la « terre brûlée ».

Cette tactique, à l'usage, s'est révélée efficace. Dès le mois de février 1947, les communistes ont pris l'offensive à leur tour et attaqué Pao-Tung, Kaïphong, Tsinan, Taikwan. Au printemps et en été, ils commencèrent à envahir la Mandchourie, réussirent à isoler Changchoun, Kirin et Sze-Ping-Kaï, dont l'importance pour la défense de la Mandchourie est capitale.

En même temps, la lutte se poursuivait au Chantoung, que le gouvernement central, à un moment donné, avait considéré comme le théâtre principal des opérations où devait se décider le sort de la guerre civile. Il s'agissait, pour les nationalistes, d'occuper les ports de la presqu'île, notamment Tché-Fou, qui permettent aux communistes de communiquer avec la Mandchourie et de faire passer renforts et munitions. Le 1er octobre 1947, Tché-Fou était pris, après de durs combats. Mais les communistes encerclés réussirent à se dégager grâce aux habiles manœuvres de leur général Liou To Tcheng.

Après cette échappée, les Rouges portèrent leurs efforts vers Chen-Kia-Tchong, important nœud de chemins de fer, qu'ils occupèrent après de violents assauts. C'est à la suite de cette défaite des gouvernementaux que le maréchal Tchiang Kaï Chek effectua une tournée d'inspection en Chine du Nord et qu'il réorganisa le haut commandement : le général Fou Tsoui Yi fut nommé général en chef des forces nationales. Depuis cette date, l'emprise des communistes n'a cessé de s'accentuer en Mandchourie. Le 15 mars dernier, ils ont pris l'important centre de Sze-Ping-Kaï et occupé Hwantaï, à 100 kilomètres à l'est de Tsinan.

A l'heure actuelle des combats particulièrement acharnés se déroulent dans les secteurs de Honan, de Hopeh, dans le centre de Chantoung, à l'est de Kansu et, surtout, dans le Shensi méridional, où les forces gouvernementales cherchent à contenir la poussée des Rouges en direction du sud, vers Nankin et Changhaï.

LA GUERRE TOTALE

Ainsi donc, d'énormes masses humaines sont jetées les unes contre les autres pour une partie décisive. Du côté gouvernemental, 4 millions d'hommes sont sous les drapeaux, secondés par une milice nationale d'environ 500.000 membres. Les troupes de Mao Tse Tung ne comptent que 1.300.000 soldats, mais les milices rouges sont environ deux fois plus nombreuses.

Les troupes gouvernementales sont, dans l'ensemble, bien équipées et entraînées, grâce aux expériences d'une longue guerre avec les Japonais et au matériel laissé par les Alliés, plus particulièrement par les Américains. Mais l'armée communiste, elle aussi, est devenue depuis longtemps une armée régulière (l'ancienne VIIIe armée de route à laquelle s'adjoint la IVe armée nouvelle), aguerrie également dans la lutte contre les Nippons et dotée d'un matériel moderne appartenant à ces derniers et que les Russes, lors de la guerre contre le Japon en 1945, en Mandchourie, avaient transféré aux troupes de Mao Tse Tung.

Cet accaparement d'armes et d'équipements, de même que le « déménagement » du matériel industriel de Mandchourie par les Russes constituent des violations flagrantes des accords internationaux que l'U. R. S. S. elle-même avait reconnus. La Mandchourie, en effet, est considérée comme devant revenir à la Chine, qui avait dû s'en dessaisir pendant la guerre sino-japonaise ; les Nippons en avaient fait un protectorat à peine camouflé sous le nom de « Mandchoukuo » avec l'empereur Pou Yi. Or, la Conférence du Caire, le 1er décembre 1943, avait expressément déclaré que « ... le Japon devra être éliminé de tous les territoires qu'il avait occupés depuis le commencement de la première guerre mondiale, et que tous les territoires que le Japon avait enlevés à la Chine, tels que la Mandchourie, l'île de Formose et les Pescadores, devront être rendus à la République chinoise ».

Cette déclaration du Caire a été réaffirmée par les puissances alliées à Potsdam, dans une déclaration faite le 26 juillet 1945, et à laquelle souscrivit l'Union soviétique quand celle-ci se joignit à la guerre contre le Japon, le 8 août 1945, six jours avant la reddition nippone.

Il est vrai qu'un « accord secret », établi à Yalta entre le président Roosevelt, Churchill et Staline, avait accordé à l'U. R. S. S. d'importantes concessions en Mandchourie comme conditions de l'entrée des Soviets dans la guerre contre le Japon, mais ces concessions successives, si étendues fussent-elles, n'ont point infirmé le principe général du rattachement à la Chine du territoire mandchou.

Les forces en présence sont à peu près égales et si les Rouges ont pu remporter des succès, au point de vue militaire, c'est qu'il existe une série de facteurs qu'il convient de souligner.

D'abord, l'armée rouge est bien organisée. Formée d'un noyau solide de partisans communistes, elle pousse à travers la masse des milices paysannes ses ramifications dans l'ensemble de la population et sur toute l'étendue du territoire contrôlé par le Kong Chang Tang. De plus, ces ramifications s'étendent au delà des frontières rouges, jusque dans la zone nationaliste, où de nombreux maquis communistes opèrent à l'arrière des lignes gouvernementales (Chine du Centre et surtout du Sud). Ces « chevaux de Troie », disséminés à travers la Chine nationale, provoquent par leur guérilla une gêne considérable pour les armées de Nankin.

Ces dernières, il faut le dire, ne présentent pas un caractère aussi « total » que celles de l'adversaire ; la mobilisation, si elle touche presque tous les citoyens des villes, laisse de nombreux « trous » à la campagne, en raison des défections de certaines couches de paysans. Or, l'élément paysan est primordial dans un pays agricole comme la Chine. « Qui tient le paysan tient l'avenir », dit un adage chinois.

Ensuite, la guerre menée par Mao Tse Tung est une guerre « idéologique ». Là où passe un bataillon rouge, arrive un commissaire politique, flanqué d'un « maître d'école » et d'un « responsable économique et social », qui se mettent en devoir d'appliquer, à l'échelon local, les points fondamentaux du programme du Kong Chang Tang.

En dernier lieu, les Rouges mènent une « guerre systématique et totale ». Les pires destructions ne les gênent nullement et ils pratiquent partout, nous l'avons dit, la terrible tactique de la terre brûlée. N'ayant guère besoin de tenir les villes, ils cherchent seulement à s'assurer le contrôle de la campagne et, s'ils échouent dans leur entreprise, ils incendient tout avant de s'en aller. Cette tactique leur est d'autant plus aisément praticable que les biens — rizières et usines — n'ont pas été créés par eux, alors que les gouvernementaux hésitent souvent devant l'anéantissement de leurs propres richesses.

Or, dans la guerre moderne, qui veut vaincre ne doit pas transiger avec « la lutte sans merci ».

LE MARÉCHAL TCHIANG KAI CHEK A ÉTÉ RÉINSTALLÉ A LA PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE.

LE GÉNÉRAL LI TUNG JENG, VICE-PRÉSIDENT, ET SON ÉPOUSE SONT ACCLAMÉS APRÈS LE SCRUTIN.

MAO TSE TUNG, PRÉSIDENT DU PARTI COMMUNISTE, AU REPOS AUX ENVIRONS DE YENAN.

LES FORCES COMMUNISTES POUSSENT LEURS POINTES OFFENSIVES EN DIRECTION DE LA CHINE DU SUD.

Toutes ces choses ne sont pas ignorées des autorités officielles chinoises. Bien au contraire, celles-ci ont été les premières à les reconnaître et à les proclamer. Elles ont pensé que la meilleure chance de redresser la situation consistait à voir celle-ci sous son véritable jour, et que l'autocritique s'avérait souvent une pratique salutaire.

C'est en ce sens que le général Pai Chung Hai, ex-ministre de la Défense nationale, dans un discours prononcé à l'Assemblée nationale le 12 avril dernier, a déclaré « qu'il n'y aurait aucune difficulté à vaincre les communistes si le gouvernement appliquait la politique de la guerre totale, accentuait la mobilisation et coordonnait de façon parfaite les facteurs militaires, politiques et économiques ».

A la suite d'une froide analyse de la situation, le haut commandement de Kuomintang a revisé certaines conceptions pour mieux les adapter à la guerre actuelle. C'est ainsi qu'il a renoncé à défendre à tout prix n'importe quelle place, mais qu'il a cherché, au contraire, à concentrer les forces seulement aux points stratégiques les plus importants (comme ce fut le cas de la défense de Changchoun). Le gouvernement, d'autre part, a commencé à donner une forme concrète aux suggestions du général Pai Chung Hai : la coordination entre les facteurs politiques, militaires et économiques semble être mieux assurée qu'auparavant.

Quoi qu'il en soit, la Chine joue actuellement une partie décisive : si les gouvernementaux n'arrivent pas à contenir la poussée des communistes, ce qui en résultera aura des conséquences d'une portée incalculable. Le moins qu'on puisse dire — sans jouer au prophète — c'est qu'il y aura une révolution sociale intérieure, telle qu'on n'en a encore jamais vue en Chine, révolution qui sera doublée par une intervention de puissances étrangères.

LES RÉFORMES POLITIQUES

C'est conscient de toutes ces données que le gouvernement central a cherché à adapter la vie politique à la situation militaire.

La première des choses, c'est d'intéresser tout le peuple à la cause nationale.

Le 15 novembre dernier, le maréchal Tchiang Kai Chek, dans un discours, a rappelé que sa tâche principale consistait à donner à la Chine un régime constitutionnel. Cette intention devait coïncider avec la « troisième phase de la révolution chinoise ». En fait, depuis le 27 décembre 1946, la Chine possède une constitution, qui a été promulguée le 2 janvier 1947. Le Kuomintang, parti gouvernemental, abandonne devant le pouvoir constitutionnel le rôle de tutelle qu'il a assumé jusqu'ici, selon les enseignements politiques légués par Sun Yat Sen. L'étape actuelle va clore ainsi le chapitre de vingt années de règne sans partage d'un des partis les plus puissants du monde.

Suivant ces principes, le 22 novembre dernier, les élections générales, pour la première fois dans l'histoire de la Chine, ont donc eu lieu. Plusieurs partis étaient en compétition. D'abord, naturellement, le plus important de tous : le Kuomintang, qui avait présenté 1.758 candidats. Ensuite, le parti de la Jeune Chine, fondé à Paris avant la guerre par Tseng Chi, avec 288 candidats. Enfin, le parti social-démocratique, dirigé par Tso Shun Chang, et fondé en 1932 à Changhaï par Carson Chang, avec 198 candidats.

Dans l'ensemble, les élections ne se sont pas déroulées sans heurts ni à-coups ; mais, ainsi que l'a expliqué M. Chang Li Sheng, ministre de l'Intérieur et directeur général de l'Office des élections, « il ne fallait pas s'attendre à ce que les premières élections accomplissent des miracles, mais que la Chine démontrât seulement sa volonté d'instituer une politique démocratique ».

Le Kuomintang a remporté un grand succès électoral, mais les partis minoritaires ont eu également un bon nombre de députés. Et, pour la première fois, des femmes ont été élues.

En janvier dernier, on a procédé à l'élection du Yuan législatif, qui, dans le nouveau gouvernement, représentera l'organe suprême de législation. Il aura le pouvoir de voter tout projet concernant les lois, l'estimation du budget, l'état de siège, les amnisties, les déclarations de guerre, les négociations de paix, les traités et toutes autres affaires importantes de l'Etat.

Le Yuan exécutif (Conseil des ministres) a le devoir de lui présenter ses programmes politiques et administratifs. Si le Yuan législatif désapprouve une politique importante du Yuan exécutif, le président de ce dernier organisme devra se soumettre ou démissionner.

Après la clôture de l'Assemblée nationale, le Yuan législatif, composé de 773 membres élus, s'est réuni le 9 mai dernier à Nankin en tant qu'organe suprême de législation. C'est le vrai parlement avec ses pouvoirs souverains institués par le nouveau régime constitutionnel.

On a procédé, entre temps, à l'élection du président et du vice-président de la République.

Après avoir annoncé son intention de renoncer à la présidence afin de se consacrer entièrement à la lutte contre les communistes, le maréchal Tchiang Kai Chek, devant l'insistance du Kuomintang et de la majorité des membres de l'Assemblée nationale, est revenu sur sa décision et s'est fait réélire président de la République, le 19 avril dernier, par 2.430 voix.

L'élection à la vice-présidence fut plus laborieuse. Ce fut le général Li Tung Jeng qui fut finalement élu par 1.438 voix.

Cependant, une question s'est posée : comment concilier l'esprit démocratique qui doit animer la nouvelle constitution et l'Assemblée nationale avec la nécessité d'un pouvoir fort et concentré entre les mains de l'exécutif, en vue de faire face au péril communiste ? L'Assemblée nationale a pensé trouver la solution en accordant au président Tchiang Kai Chek des pouvoirs extraordinaires. Pouvoirs temporaires — limités à la durée de la guerre civile — et d'ailleurs soumis à l'accord préalable du Yuan législatif ainsi qu'au contrôle de l'Assemblée nationale qui, par une session extraordinaire, prévue au plus tard le 25 décembre 1950, pourra annuler les dispositions prises récemment pour faire face à la situation militaire.

CRISE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Ainsi nanti de moyens exceptionnels, le président Tchiang Kai Chek aura la possibilité de s'attaquer aux problèmes les plus graves, les plus déterminants, et de la solution desquels dépendra, dans une grande mesure, l'évolution de la situation militaire. Il s'agit d'assainir l'atmosphère morale et de redresser la situation économique du pays. C'est un fait que l'administration chinoise a subi une crise sérieuse et que les mœurs de nombreux dirigeants n'ont pas toujours été inspirées par le souci du bien public ni par la conscience du devoir national. Le maréchal, depuis sa réélection, a tenté un grand effort pour enrayer la corruption et extirper les « mauvaises herbes » des sphères administratives.

Mais si personne, parmi les Chinois, ne nie cette baisse de la moralité publique — phénomène qui se retrouve, à des degrés divers, chez tous les pays ayant subi une longue guerre — tout le monde s'accorde pour l'attribuer, en majeure partie, à la détresse sociale provoquée par une misère économique sans précédent.

La « racine du mal » se trouve ainsi, en fin de compte, dans les données de l'économie chinoise à l'heure actuelle. Que le peuple arrive d'abord à vivre — le paysan aussi bien que l'ouvrier et l'intellectuel — et les mœurs se purifieront d'elles-mêmes, du moins dans une bonne proportion. C'est lorsqu'il arrivera à vivre que le Chinois sera plus intéressé, plus déterminé à combattre pour une cause qu'il aura considérée comme sienne : l'issue militaire du conflit en dépendra.

Tchiang Kai Chek le sait bien, qui s'évertue à résoudre l'urgent problème du redressement économique. Quelle est donc l'exacte situation de l'économie chinoise et quels sont les remèdes proposés ? Ce sont là d'importantes questions que nous examinerons dans un prochain article.

Photographies Associated Press et Rapho.

(A suivre.)

Le Creusot, comme la plupart des centres sidérurgiques de la Loire et du Centre, se consacre surtout a la fabrication des aciers spéciaux.

LES INDUSTRIES DE BASE EN FRANCE

LA SIDÉRURGIE

par notre envoyé spécial René Branellec

Transposant un mot de Giraudoux, un facétieux posait cette question : « Qu'y a-t-il de mieux qu'un haut fourneau ? », à laquelle il ne manquait pas de répondre lui-même : « Deux hauts fourneaux. »

En quoi il avait sans doute tort : la Commission de modernisation de la sidérurgie, envisageant du point de vue de l' « optimum économique » — indépendamment des répercussions sociales et particulières — les réformes à adopter, a estimé que vingt-quatre usines au lieu des cent soixante-dix-sept existantes pourraient produire, en 1950-1951, 15 millions de tonnes d'acier et autant de fonte, soit plus du double de la production de 1938. Nous serions alors au quatrième rang dans la hiérarchie mondiale, derrière les Etats-Unis, largement en tête avec 88 millions de tonnes, l'U. R. S. S., 25 millions de tonnes, et la Grande-Bretagne, 17 millions de tonnes, l'Allemagne venant en cinquième position avec 12,5 millions de tonnes alors qu'elle occupait la deuxième place en 1929 et 1938, talonnant de près les Etats-Unis. *Sic transit...*

Ce n'est pas là une utopie, un rêve de « planificateur ». Actuellement, nos chiffres de 1938 sont dépassés de 30 % pour l'acier et l'on annonce que la répartition de la fonte va être abandonnée, l'offre étant suffisante pour satisfaire à toutes les demandes. Il est peu de secteurs où la progression depuis 1944 ait été si rapide. A cela, deux raisons : le travail fourni à tous les échelons et les priorités données à la sidérurgie pour faciliter sa remise en route. Celles-ci s'expliquent aisément. L'acier joue un rôle de plus en plus important dans notre civilisation moderne. Il intervient dans presque toutes les activités industrielles, commerciales ou agricoles. Au surplus, avec les ressources considérables en minerais de fer dont elle dispose, la sidérurgie française est l'une des pièces essentielles de l'économie européenne occidentale. Il serait trop beau qu'elle eût tous les atouts. Si les gisements de Lorraine sont les plus puissants d'Europe, nous manquons, en revanche, de charbon de qualité convenable pour la fabrication du coke, combustible indispensable pour la production massive, au haut fourneau, de la fonte, à partir de laquelle on obtient de l'acier par affinage au convertisseur. En outre, nous n'avons pas assez de produits réfractaires pour le revêtement des hauts fourneaux et des fours, de dolomie pour le garnissage des convertisseurs, de métaux d'alliage tels que le manganèse, le chrome et le molybdène ou le tungstène pour les aciers spéciaux, ni certains métaux non ferreux.

Le problème de la sidérurgie consiste donc, compte tenu des conditions d'approvisionnement en matières premières et en énergie, de l'évolution des procédés techniques et des possibilités de débouchés intérieurs et extérieurs, d'une part, à réduire sa dépendance de l'étranger en ce qui concerne les matières premières, d'autre part à mieux équilibrer la production et à l'adapter aux prévisions des besoins.

L'ACIER EN FUSION COULE DANS L'ÉNORME CUILLÈRE DE 90 TONNES, ET LES IMPURETÉS TOMBENT DANS LES DEUX MARMITES SITUÉES AU-DESSOUS.

UNE IMPRESSIONNANTE COULÉE D'ACIER DANS UNE USINE D'AUTOMOBILES.

Evaluées à plus de 8 milliards de tonnes, les réserves françaises de minerai de fer sont considérées comme les plus importantes du monde après celles des Etats-Unis et de l'U. R. S. S. Elles sont concentrées pour les trois quarts en Lorraine, dans les bassins de Metz-Thionville, Briey, Longwy et Nancy. On désignait autrefois dédaigneusement sous le nom de minette, en raison de leur teneur relativement faible en fer (32 à 38 %) et élevée en phosphore, élément qui présentait l'inconvénient de rendre l'acier cassant, les minerais de l'Est. Ils constituent depuis la découverte du procédé Thomas, en 1878, la base de notre industrie sidérurgique. C'est en effet dans cette région que sont aujourd'hui concentrés 80 % de notre production de fonte et 60 % de notre production d'acier. Les minerais de Normandie, d'Anjou, de Bretagne et des Pyrénées ont une teneur plus élevée en fer, mais leurs réserves sont moins importantes. Celles de l'Afrique du Nord se montent à plusieurs centaines de millions de tonnes.

Un peu plus de la moitié de la production française était utilisée par les usines nationales, le reste étant exporté principalement en Belgique, en Allemagne, au Luxembourg et en Angleterre, c'est-à-dire, exception faite du Luxembourg, chez nos principaux fournisseurs de combustibles. Depuis la fin de la guerre, les possibilités de débouchés sont restreintes par suite de l'arrêt des expéditions en Allemagne et de la réduction des demandes de la Belgique et du Luxembourg, qui ont préféré consommer du minerai suédois à haute teneur pour économiser leur coke. Toutefois, le développement de la production d'acier belgo-luxembourgeoise et le nouveau taux de change ont fait regagner du terrain aux minerais français sur ces marchés. L'Angleterre reste le principal client de nos minerais du Nord, avec 1.500.000 tonnes (contre 1.700.000 en 1938). Les Etats-Unis ont commencé à recevoir des minerais nord-africains et l'Italie va reprendre ses importations de minerais tunisiens. Enfin, les minerais de Guinée, qu'il est question d'exploiter, trouveraient une clientèle assurée dans les pays anglo-saxons.

Quant aux exportations de minerais métropolitains, elles ne paraissent pas devoir reprendre leur importance d'autrefois. Il peut, au reste, être plus avantageux de ménager nos ressources et aussi de rétablir la balance extérieure de la sidérurgie, prise dans son ensemble, en développant plutôt les exportations de produits finis ou demi-finis.

Un autre élément important de la production sidérurgique est constitué par les chutes et déchets d'acier provenant de la dénaturation ou de la transformation du métal ainsi que par les ferrailles utilisées par les aciéries Martin et les aciéries électriques. A ce point de vue, la situation est satisfaisante. Avant la guerre, la France était même assez largement exportatrice. Etant donné l'intérêt de ces ferrailles, dont la haute teneur permet de réaliser une économie de coke, les exportations sont limitées à un très faible tonnage.

LES CENTRES DE PRODUCTION

Les plus gros centres sidérurgiques se sont constitués à proximité soit du minerai, soit du charbon.

Sur le minerai s'appuient deux groupes composés de puissantes unités de production, celui de Moselle, avec des aciéries telles que Moyeuvre, Hayange, Hagondange, et celui de Meurthe-et-Moselle, avec les mines de Longwy, Micheville, Homécourt, etc. Cette région fournit la majeure partie des produits courants en acier. Sur le minerai se sont également installés les centres secondaires de Caen et de Saint-Nazaire.

A côté des mines de charbon du Nord s'est établi un centre très important qui comprend les aciéries de Denain-Anzin, de Valenciennes, de Meubeuge, etc. Il doit devenir le plus gros producteur de tôles quand sera achevé le programme de trains continus en cours. C'est aussi à côté ou non loin des mines de charbon du Centre que se sont installées les usines du Creusot, de Saint-Etienne, de Saint-Chamond et de Montluçon-Commentry, spécialisées dans la fabrication des aciers de qualité, de même que les usines métallurgiques des Alpes, qui font appel à l'énergie des chutes d'eau locales.

L'ensemble de ces bassins comprend 177 usines, qui possèdent au total : 190 hauts fourneaux, 90 convertisseurs Thomas, 125 fours Martin, 186 fours électriques à arc et 28 fours à induction.

Selon la Commission de modernisation, la sidérurgie française « se caractérise par l'extrême dispersion de ses moyens et par la survivance de situations acquises dont les justifications techniques ou économiques ont disparu, laissant seules subsister les raisons d'être sociales et financières de leur existence ». On admet de façon générale que la capacité de production unitaire type est de l'ordre du million de tonnes d'acier. C'est donc douze à quinze de ces unités qui seraient nécessaires et, pour l'ensemble, vingt-quatre usines, si l'on tient compte des fabrications particulières.

Sur le plan des outils sidérurgiques, la situation n'est guère plus brillante. La production journalière moyenne de cent quatre-vingt-dix fourneaux existants en 1946 ressortait à 175 tonnes, soit « deux fois moins que les plus timorées des prévisions pour le fourneau idéal en fonte Thomas ».

La dispersion des moyens de production entraîne une aggravation du prix de revient. Elle empêche sa modernisation dans la mesure où les dimensions moyennes de l'usine française sont maintenues trop faibles pour la puissance des outils modernes de production. Enfin elle aboutit à un gaspillage de main-d'œuvre, dont les conséquences se traduisent dans le prix de revient et dont les proportions sont telles qu'elles méritent d'être soulignées. En 1938, pour une production de 6.186.000 tonnes d'acier brut, la sidérurgie, dans son sens le plus limité, employait 130.000 ouvriers et 12.000 employés, *soit entre quatre et cinq fois plus* qu'une société américaine capable en elle-même d'une production de semblable importance. On estime que la concentration des usines assurerait une économie de main-d'œuvre d'au moins 60 %.

Les remèdes à cet état de choses se rassemblent autour de deux grandes directives : modernisation des outils, concentration des moyens.

LES BESOINS DE L'INDUSTRIE

Pour faire des usines entièrement neuves, qui eussent remplacé toutes les usines anciennes, il aurait fallu dépenser une somme énorme : la construction d'une usine sidérurgique d'une capacité de production d'un million de tonnes d'acier exige l'investissement d'au moins 90 milliards. Il faut donc conserver des usines actuelles tout ce qui peut être conservé. En calculant les choses au plus juste, la Commission de modernisation arrivait ainsi, au début de 1947, à un chiffre de dépenses de 70 milliards, qui doit être probablement multiplié aujourd'hui par 2. Le nombre de batteries de fours à coke installées dans les usines métallurgiques sera augmenté afin d'obtenir une régularité du coke, dont dépend la qualité de la fonte. Les hauts fourneaux seront modernisés pour obtenir une économie de coke de l'ordre de 15 % et une économie de main-d'œuvre d'environ 50 %. Deux aciéries Thomas complètes seront construites, la capacité des nouveaux fours Martin sera portée au minimum à 50 tonnes afin d'économiser main-d'œuvre et calories. Enfin, sur le nombre total de 10.000 logements considérés comme nécessaires pour la sidérurgie, une première tranche de 5.000 logements a été prévue pour un coût de 10 milliards.

Quant à la concentration, on considère que dans le domaine des aciers ordinaires l'amortissement des frais généraux n'est raisonnablement assuré que si la capacité de production est de l'ordre de 1 million de tonnes, production susceptible d'être absorbée par un seul blooming puissant. Les conditions actuelles sont le plus souvent éloignées de cette norme, aussi est-ce par le développement des unités existantes et par leur regroupement qu'il convient de réaliser les objectifs assignés par le Conseil du plan.

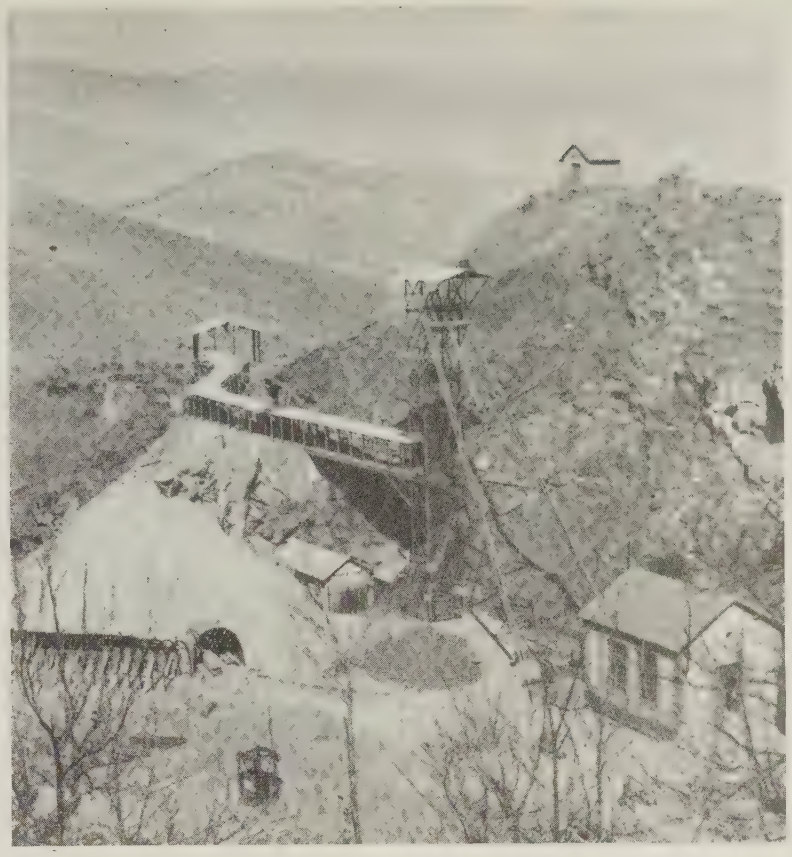
L'ALIMENT DE LA SIDÉRURGIE

Le problème capital de la sidérurgie française demeure cependant celui du combustible. En 1938, nous avons consommé 2.217.000 tonnes de combustibles divers et 7 millions de tonnes de coke. Sur ces 7 millions de tonnes de coke, 37 % étaient d'origine française et 63 % d'importation. Sur ces importations, plus de la moitié venaient d'Allemagne. C'est là le drame essentiel.

Le développement de la sidérurgie en France n'a été et n'est encore possible que par un effort tenace pour élargir ses bases d'approvisionnement par des prises de participations financières à l'étranger, des accords diplomatiques et commerciaux lui garantissant le complément des matières premières qui lui est nécessaire ; par une politique de l'énergie abondante et bon marché, telle qu'elle est pratiquée dans les principaux pays concurrents. Notre dépendance de l'étranger a été un lourd handicap depuis la libération. La reprise de la production s'est heurtée à la pénurie de charbon et de coke en Europe, et principalement en Allemagne. La sidérurgie française a été dépossédée ou a perdu le contrôle de ses participations dans des mines étrangères à la suite des mesures de nationalisation en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Pologne et de la mise sous séquestre des houillères allemandes. Il lui a fallu attendre jusqu'à la fin de 1947 pour pouvoir disposer de tonnages de combustibles approchant ceux des mauvaises années d'avant guerre. Des perspectives plus favorables s'ouvrent maintenant grâce aux accords passés avec les autorités anglo-américaines concernant les exportations de coke de la Ruhr et à l'intégration des mines et cokeries sarroises dans l'économie française. Les importations de coke sont revenues à peu près au niveau de 1938 vers la fin de l'année dernière et elles l'ont dépassé à partir de mars.

Une augmentation importante a été enregistrée au cours de ces derniers mois et elle doit se traduire par une nouvelle amélioration de la production, à condition que les tonnages de coke de provenance nationale se maintiennent à leur niveau actuel. La Commission de modernisation a souligné vivement l'intérêt national qu'il y aurait à exclure progressivement de la répartition des charbons aptes à la carbonisation les consommateurs de houille crue (S. N. C. F., centrales électriques) pour réserver les tonnages maxima de charbons gras à la fabrication de coke sidérurgique. Le développement de l'électrification des chemins de fer et de l'équipement hydro-électrique doit faciliter cette évolution.

Les autres solutions également destinées à résoudre le problème crucial de



VUE D'ENSEMBLE D'UNE EXPLOITATION DE MINERAI DE FER EN MONTAGNE.

ECHANTILLONS DE MINERAIS QUE L'ON TROUVE DANS LES PYRÉNÉES.

UN DES GISEMENTS DONT LA PRODUCTION A ÉTÉ SÉRIEUSEMENT DÉVELOPPÉE.

l'approvisionnement en coke visent, les unes, la seule technique du haut fourneau, les autres, la cokerie, le fourneau et leurs relations mutuelles.

Parmi les premières, la préparation des charges, par le concassage préalable du minerai et l'agglomération des menus, joue un rôle très important puisque l'on en escompte une économie de 15 %. On envisage encore diverses techniques de fabrication de fonte ou de métal malléable en dehors du haut fourneau, par exemple le procédé fonte-ciment. Mais pour de nombreuses années encore le haut fourneau restera en France le seul appareil à fabriquer de la fonte.

Les mélanges cokéfiables constituent un autre remède à la pénurie de coke. Dès avant la guerre la sidérurgie s'était, plus que toute autre industrie, intéressée à la carbonisation et préoccupée d'incorporer dans les pâtes de ses cokeries une part de plus en plus grande de charbon peu ou non fusible et en particulier de charbons lorrains et sarrois : flambants gras ou flambants secs. Ces expériences se sont poursuivies et ont mis en évidence de nouvelles possibilités. La préparation des charges, en normalisant et en améliorant les caractéristiques du minerai, doit permettre d'aller plus loin encore. D'ailleurs, les renseignements venus de l'étranger touchant à la technique de la carbonisation et aux méthodes d'exploitation des hauts fourneaux semblent confirmer le bien-fondé de ces espérances. Une chose est certaine : l'utilisation des charbons sarro-lorrains est d'une importance fondamentale pour notre pays.

PERSPECTIVES D'AVENIR

Ainsi que je l'ai indiqué plus haut, la sidérurgie française a dépassé son niveau de production de 1938, premier objectif qui lui avait été fixé, et, dans certains secteurs, le maximum de 1929, qui fut une année record, est déjà franchi. Une détente très nette est enregistrée sur le marché intérieur. La majeure partie des aciers spéciaux a pu être mise en vente libre, les contingents d'acier ordinaire et de fonte ont été relevés et les programmes de production permettent d'envisager une suppression prochaine de la monnaie-matière. D'autre part, une baisse de 5 % en moyenne a été décidée par le gouvernement depuis le 18 juin sur certains produits finis, susceptible d'avoir une répercussion directe sur le budget des agriculteurs en particulier. Elle ne pourra, déclarent les sidérurgistes, être maintenue que si les prix des combustibles et des autres facteurs du prix de revient restent stables.

Une deuxième conséquence de la reprise de l'activité de la sidérurgie est d'avoir mis fin à la situation paradoxale dans laquelle s'est trouvée la France depuis la libération. Alors que nous figurions parmi les plus gros exportateurs du monde avant la guerre, nous étions contraints depuis quatre ans d'acheter à l'étranger des tonnages importants d'acier. Nos exportations n'ont commencé à dépasser nos importations qu'à partir du mois de mars dernier. Le rythme des exportations s'est élevé d'une moyenne de 9.000 tonnes par mois en 1947 à 37.000 tonnes en avril 1948. A ce chiffre s'ajoute la livraison de 20.000 tonnes à nos territoires d'outre-mer.

Ce mouvement doit s'intensifier dans le cadre des accords commerciaux signés avec la Suisse, la Belgique, l'Angleterre, l'Italie, les Pays-Bas, la Norvège, la Suède, l'Espagne, le Portugal, l'Egypte, l'Argentine, etc. Des produits sidérurgiques vont même être livrés prochainement aux Etats-Unis.

Jadis, la sidérurgie française équilibrait largement sa balance commerciale et dans la plupart des années laissait un excédent de devises à la disposition du pays. Elle finance aujourd'hui une partie de ses achats de matières premières et de matériel d'équipement. Par ses livraisons accrues aux industries transformatrices elle contribue largement au rétablissement progressif de notre balance générale des comptes, élément dernier qui mesurera en définitive notre prospérité ou consacrerait, dans l'hypothèse d'un échec, notre décadence.

Photographies Alexandra, G. Le Boyer, N. Y. Times, D. Seymour.

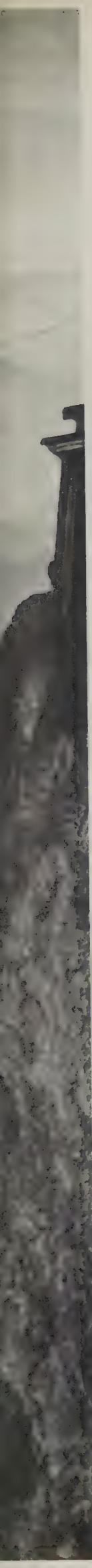
A 2.700 MÈTRES D'ALTITUDE, SUR LE CABLE TENDU AU-DESSUS DE L'ABIME, LE FUNAMBULE S'AVANCE

AVANT DE S'ENGAGER SUR LE FIL, SIGWART BACH EMBRASSE GISELA, SA FIANCÉE ET PARTENAIRE.

AU MILIEU DU CABLE GISELA S'ASSIED POUR ATTENDRE SIGWART, QUI VIENT A SA RENCONTRE.

Le long de la crête court la frontière séparant l'Autriche de l'Allemagne.

Cinq photographes ont fixé sur la pellicule, pour la postérité, ce prodigieux exploit.



Il faut a peine cinq minutes a Sigwart pour parcourir les 120 mètres du cable.

FUNAMBULES DES NEIGES

Les habitants de la station de sports d'hiver de Garmisch Partenkirchen assistent depuis quelques jours à un spectacle surprenant. Deux des jeunes vedettes de la fameuse troupe de funambules Camilla-Meyer viennent en effet de s'installer dans la région et s'y livrent à leur art d'une manière assez inattendue.

Négligeant les habituels pylônes et leurs tendeurs, Sigwart Bach et sa fiancée Gisela Lenort ont simplement tendu leur fil entre deux montagnes, à 2.700 mètres d'altitude ; et ils s'y promènent avec une aisance déconcertante.

Le câble, qui ne mesure pas moins de 120 mètres de long, est, de plus, jeté par-dessus la frontière allemande, ce qui permet aux deux funambules d'inaugurer une méthode assurément originale pour passer d'un pays dans un autre.

Sigwart, qui n'a que dix-neuf ans, met à peine cinq minutes pour traverser l'abîme séparant le sommet du Zugspitze de la station de téléférique voisine, où l'autre extrémité du câble est amarrée. Chaussé de simples chaussons de laine qui laissent à son pied toute la souplesse nécessaire, il assure simplement son équilibre en portant un balancier fait d'une barre de fer incurvée pesant une trentaine de kilos.

Aucun dispositif de sécurité n'a, naturellement, été installé et seul le câble est l'objet d'une surveillance attentive, les grands écarts de température que l'on enregistre à une telle altitude influant sur son élasticité.

Les deux partenaires, pour corser leur exhibition, réalisent finalement un tour de force presque incroyable. Allant à la rencontre l'un de l'autre, ils réussissent à se *croiser*. Gisela, arrivée à mi-chemin, s'assied sur le câble, tandis que Sigwart l'enjambe. On imagine ce qu'une telle performance nécessite de contrôle et de maîtrise de soi. Nul doute que la célébrité, déjà grande, des Camilla-Meyer ne s'en trouve encore accrue.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DANS L'EST

A L'OCCASION des fêtes du tricentenaire du rattachement de l'Alsace, M. Vincent Auriol s'est rendu dans l'Est. Le président de la République a visité Thionville, Metz, Noisseville et Strasbourg, villes auxquelles il a remis la Croix de guerre. Puis il a prononcé, dans la capitale de l'Alsace, un important discours. Après avoir rappelé l'héroïsme des combattants français qui délivrèrent la ville en 1945 et firent flotter à nouveau le drapeau tricolore sur les rives du Rhin, le président de la République, parlant du problème allemand, a déclaré : « L'Allemagne défaite, contrairement à une opinion trop répandue, n'a pas été gravement atteinte dans son potentiel industriel. L'affaissement actuel de la production n'est pas dû à un abaissement de la capacité de l'industrie germanique, mais au chaos absurde qu'entretient l'écartèlement de l'économie allemande en zones cloisonnées.

» L'intérêt de la France n'est pas d'empêcher l'Allemagne de vivre. Elle doit être capable non seulement d'assurer sa propre existence, mais, et par priorité, de réparer ce qu'elle a détruit et d'apporter sa juste et nécessaire part au relèvement de l'Europe qu'elle a ravagée.

» La constitution d'une Allemagne fédérée et son intégration dans une Europe fédérée concilient le droit du peuple allemand à l'espérance et le droit de ses victimes à la sécurité. »

Photographies *France-Illustration*.

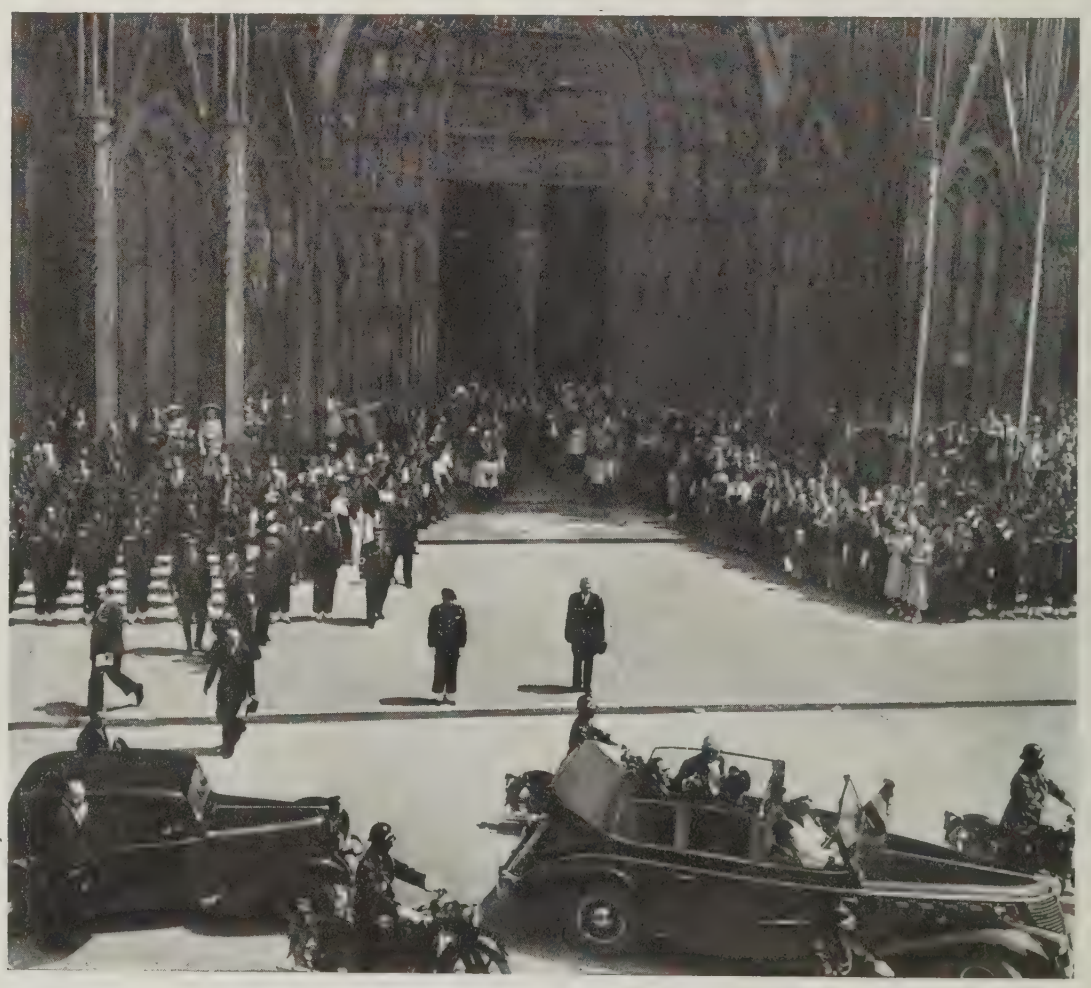
A THIONVILLE, M. VINCENT AURIOL INAUGURE LA STÈLE COMMÉMORANT LA RÉVOLUTION.

M. VINCENT AURIOL ET M. ROBERT SCHUMAN VISITENT LE PORT AUTONOME DE STRASBOURG.

A STRASBOURG, LE PRÉSIDENT PASSE LES TROUPES EN REVUE ET SALUE LES DRAPEAUX.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE REMET LA CROIX DE GUERRE A LA VILLE DE METZ.

A NOISSEVILLE, LE PRÉSIDENT ASSISTE A UNE DES MANIFESTATIONS DU SOUVENIR FRANÇAIS.



APRÈS AVOIR ÉCOUTÉ UN « TE DEUM » D'ACTION DE GRACES A LA CATHÉDRALE, LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE QUITTE LA CAPITALE DE L'ALSACE, OU IL A ÉTÉ TRÈS CHALEUREUSEMENT APPLAUDI.

GUIDÉS PAR LES BUCHERONS DEVENUS « FLOTTEURS », LES GRANDS TRAINS DE BOIS ACHÈVENT LEUR RANDONNÉE NAUTIQUE AUX PORTES DES PAPETERIES.

LES « HARJU », ÉCHINES GRANITIQUES, ONT RÉSISTÉ A L'ÉROSION GLACIÈRE...

... DES LACS SEMÉS D'ILES QUE COUVRE LA « KORPI », LA FORÊT SAUVAGE.

AU PAYS DES 100.000 LACS (*)

L'ÉTONNANTE RENAISSANCE DE LA FINLANDE MUTILÉE

par notre envoyé spécial EDMOND TRANIN

La récente réduction de 50 % du montant des réparations que la Finlande doit à l'Union soviétique a largement servi de thème au parti communiste durant la campagne électorale qui vient de s'achever — comme je l'avais laissé prévoir la semaine dernière — par un déplacement de treize sièges qui, pour favorable qu'il soit aux partis modérés, ne modifie guère l'influence des partis de gauche sur l'avenir du pays.

Maintenant, la Finlande, dont l'effort de redressement et l'industrialisation nouvelle font l'admiration des observateurs étrangers, va pouvoir orienter son économie avec la sécurité que donne une opinion publique stable et tenter de tirer de sa pauvreté une honnête richesse.

Sensiblement plus grande — avec 337.113 kilomètres carrés — que l'Angleterre, dont elle avait un peu la silhouette avant l'amputation de la Carélie qui déséquilibre maintenant son assise, la Finlande se présente essentiellement sous l'aspect d'un plateau rocheux troué d'une multitude de lacs eux-mêmes peuplés d'îles. En aucun endroit la couche de terre cultivable n'atteint un mètre d'épaisseur.

Les Finlandais aiment à se représenter Dieu au soir du sixième jour n'ayant plus au bout des doigts qu'un peu de terre. Il l'arrosa d'eau, disent-ils, secoua ses mains et projeta sur notre globe ce pays-éponge où il y a autant d'îles que de lacs en proclamant : « Tu seras Finlande ! »

En fait, les glaciers qui ont coiffé tout le nord de l'Europe sous une calotte de 4.000 mètres d'épaisseur débordant le golfe de Bothnie et la Finlande centrale ont rodé, « griffé » la plate-forme de granit en se retirant et laissé derrière eux des blocs erratiques énormes, des chapelets de moraines formant des échines, des sortes de crêtes aiguës que les Finnois appellent des *harju* (prononcez harriou). Les glaciers ont encore taillé les côtes de mille morsures, golfes, criques et presqu'îles. Çà et là, la croûte terrestre ayant cédé, la mer recouvrit peu à peu le pays, y déposa d'innombrables « terrasses » de cailloutis : les nombreux archipels, composés de quelque quarante mille îles, qui donnent *au pays des cent mille lacs* un aspect féerique.

(*) Voir *France-Illustration* du 3 juillet.

UN BUCHERON CARÉLIEN ABAT UN PIN EN 50 SECONDES ET DÉBITE 45 M³ DE BOIS PAR JOUR.

Mais sous sa poésie la nature reste logique. Un phénomène d'émergement, que l'on évalue aujourd'hui à un mètre par siècle, a modifié l'orientation du cours des rivières, des déversoirs naturels, des immenses systèmes lacustres, qui, jadis dirigés vers l'est, s'écoulent maintenant en direction du sud.

LA GÊNE SINON LA MISÈRE

Comme tous les voyageurs venant d'Europe occidentale, j'ai cherché dès mon débarquement à déceler les conditions de vie matérielle et morale des Finlandais.

En ville, à la campagne, dans les îles, tous les gens que l'on croise l'été sous le ciel léger et la lumière tendre du clair soleil de minuit qui fait palpiter l'étamine blanche à croix bleue des drapeaux hissés à profusion, ou, l'hiver, chaussés de skis dans le crépuscule d'un midi de janvier ; toutes ces femmes souples au visage pur de tout maquillage, aux yeux clairs, aux bouches fraîches ; tous ces hommes aux carrures de champions olympiques sont des travailleurs pressés. Pour payer leurs dettes, tous les Finlandais ont retroussé leurs manches... Ils l'ont fait avec la simplicité, la discipline, la saine vigueur qui caractérisent leur race. Devant eux, des ruines, une contribution de guerre écrasante... Mais ils sont libres et, à tant travailler, l'ardoise à solder est un peu moins chargée chaque soir. Une sorte de bonheur de vivre malgré tout, voilà ce que reflètent les visages que l'on observe dans ces luxueux autobus garnis de cuir écarlate et à portières automatiques qui desservent les banlieues d'Helsinki, sur les trottoirs vernis de neige durcie des bourgs provinciaux, dans les *ravintola* de petites gares où, mécanicien et chauffeur en uniforme à boutons dorés, paysannes plantées jusqu'aux cuisses dans des bottes de feutre, forestiers emmitouflés comme des ours dans leur poil épais se réchauffent et bavardent en mangeant la soupe aux pois et au lard ou le *veripalttu* au sang cuit qu'on assaisonne d'airelles en compote...

Et pourtant !... A les considérer de plus près, ces citoyens, parmi lesquels on ne distingue ni riches ni pauvres, portent les stigmates de la gêne : costumes fatigués parce qu'on ne les a pas renouvelés depuis sept ans, chaussures réparées, linge immaculé mais si abondamment reprisé...

— Pas de cartes de textiles ? demandez-vous à de jolies citadines qui prennent plaisir à bavarder avec un Français de passage.

— A quoi bon ! on ne pourrait rien acheter avec.

Tout de même, votre robe à la mode, mademoiselle, votre joli tailleur, madame, le moelleux « esquimau » de votre enfant ne datent pas d'avant la guerre ?

— Le lin, la laine en ont été filés et tissés par ma mère, par une tante, par moi-même, vous répondent-elles.

De fait, dans tout appartement finnois, le *rukki* — le rouet antique — et le métier à tisser ont gardé leur place d'autrefois à la cuisine ou au salon. Tout le monde s'en sert : cette mère de famille tandis que mijote le dîner, cette étudiante — fille de l'actuel ministre des Affaires étrangères — au sortir d'une réception officielle, cette veuve du médecin-chef de l'hôpital modèle de Turku, qui s'est mise à créer des tissus, des dessins d'un modernisme exquis avec des effilochures de vieux vêtements.

A flâner devant les vitrines d'Helsinki, de Turku, de Tampere, de Rovaniemi ou de Kuopio, on a vite compris que les étalages camouflent crânement le vide des magasins. Certes, on peut acheter de beaux livres, d'artistiques céramiques, des canoes de course, un gymnase complet, des fleurs de serre, des objets d'art anciens ou un traîneau à voiles. Mais rien de ce qui vêt, chausse, amuse, sert la coquetterie n'existe autrement qu'en factice... Par contre les boucheries, les charcuteries sont achalandées (le porc comme le bœuf se vend 350 markkaa le kilo) ; dans les crèmeries, si le lait n'est pas rare (un demi-litre par tête d'adulte, le triple pour les enfants), le beurre et le fromage destinés, par contre, à l'exportation restent rationnés, tandis que les œufs se vendent... au kilo, au cours de 234 markkaa (le markkaa équivaut à 1 fr. 60). Sur les marchés, le saumon et le brochet valent 150 markkaa le kilo, et pour le même prix vous pouvez choisir des perdrix blanches, un lièvre roux ou l'orgueilleux coq de bruyère dont une famille fera deux repas. Les légumes ne sont abondants que l'été. Les pommes de terre suppléent au pain, qui, bien que rationné, est largement suffisant (700 grammes). On fait aussi une large consommation de pâtisserie lors du *kahvi* (café) marquant le milieu de l'après-midi. Depuis le 12 juin, le ministre du Ravitaillement a supprimé la réglementation du sucre, dont la ration se limitait mensuellement à 750 grammes.

DÈS QUE VIENT LA DÉBACLE DES GLACES, L'IMMENSITÉ FLOTTANTE SE MET EN ROUTE AU FIL DE L'EAU...

LES RÉSULTATS DU « TALKOOT »

« Nous aussi, m'ont répondu tous ceux à qui, du sud au nord, de l'ouest à l'est, je parlais de nos sinistrés vivant encore, par le fait des Allemands, dans des caves ou sous un bout de carton bitumé, nous aussi, nous avons eu à résoudre le *problème* urgent de la reconstruction ! »

Au début je regardais avec pitié ces frères dans le malheur. Eux aussi, comme nous, ils connaissaient donc casse-tête et tracasseries administratives ?

— Et vous l'avez résolu, ce problème ?

— Il le fallait bien, avec 40 degrés au-dessous de zéro ! Le climat est impératif. En Laponie, nous avions 90 % de destructions. Le pays s'est offert. Le talkoot, l'esprit d'entr'aide des Finlandais, n'est pas un mot creux. Aujourd'hui, 82 % des maisons sont reconstruites.

» Pour ne pas devenir étrangers, quatre cent soixante mille Caréliens ont reflué vers nous les mains vides. Ils préféraient perdre tout : terres, maisons, meubles, cheptel, outils, mais rester Finlandais. »

Comment indemniser et remettre dans le circuit national ces « sinistrés volontaires » qui s'ajoutaient aux sans-abri chassés par les Allemands des « terres brûlées » de Laponie ?

Contre une indemnité calculée sur la base de 1939 et payable... dans l'avenir, chaque propriétaire terrien a dû abandonner un dixième de ses biens au profit des sinistrés qui n'en n'avaient plus. Ainsi s'est faite la dernière réforme agraire et d'autant plus aisément que de tout temps, en Finlande, sur trois cent mille propriétaires terriens, quarante mille seulement possèdent plus de 15 hectares et que l'on compte de mémoire les quelques « gros propriétaires » de 100 hectares.

Pour ne pas être en reste, le citadin, lui, employé, ouvrier ou bourgeois, s'est vu appliquer en plus de l'impôt de 40 % sur le revenu *une taxe de participation* le rendant solidaire de la ruine collective. Souvent, cet hiver, au cours de mes pérégrinations, j'ai frappé à la porte de réfugiés caréliens. Avec six vaches, quelques moutons, trois chevaux, 10 hectares de cultures et de prairies prélevés sur les voisins ostrobothniens non sinistrés, ils ont repris rang parmi les 76 % de fermiers indépendants qui, avec les 6 % de métayers et les 18 % d'ouvriers agricoles, représentent les deux millions de travailleurs de la terre que compte la Finlande.

OR VERT ET HOUILLE BLANCHE

Si le charbon, les phosphates et le sel manquent totalement dans cette masse de granit troué de lacs qu'est le sous-sol finlandais, elle est couverte, en revanche, de forêts épaisses qui, de temps immémorial, sont associées à la vie des Finnois. Elles lui ont fourni refuge, gibier et combustible, du bois de construction et des manches d'outils. Des légendes héroïques du *Kalevala* aux joyeuses fables populaires, les Finlandais chantent avec amour et poésie la forêt généreuse.

Elle couvre plus de 25 millions d'hectares, les trois quarts de la superficie du pays. Le pin, le sapin, le bouleau y représentent respectivement 48, 30 et 20 % des essences. La forêt se marie étroitement aux 10 % de fleuves, de rapides et de lacs, qui jouent auprès d'elle un rôle économiquement important.

Dès l'indépendance, en 1918, l'Institut des recherches scientifiques sylvicoles prit en main les problèmes d'économie forestière. Il limita l'abatage intensif en Laponie, où les arbres mettent deux fois plus de temps à grandir ; il rationalisa l'exploitation et l'utilisation de 1 milliard

370 millions de mètres cubes de bois sur pied, dont la croissance annuelle consommable sans risque d'entamer le capital dépasse 40 millions de mètres cubes ! Notre fortune, c'est « l'or vert », disent les Finlandais.

Les coupes de bois se font en hiver. Par 30 ou 40 degrés au-dessous de zéro, la tâche est dure, je l'affirme, pour les milliers de bûcherons campés dans la forêt sauvage, au fond de cette *korpi* finlandaise où j'ai retrouvé les rudes émotions vécues naguère dans la *taïga* sibérienne.

Empilés sur les lacs et les rivières gelés, les arbres, tronçonnés et marqués au sceau du propriétaire et du destinataire, attendent la débâcle des glaces. En mai, l'immensité flottante s'ébranle au fil des eaux, bondit dans les rapides, flâne sur les lacs paisibles, glisse sur les 14.700 kilomètres de chenaux formant un étonnant labyrinthe aquatique, orienté par un tardif caprice de la nature, ainsi que je l'ai déjà dit, vers le golfe de Finlande. Vingt-sept mille jeunes gaillards — bûcherons devenus « flotteurs » — canalisent, guident ou chevauchent acrobatiquement dans les torrents tortueux les radeaux récalcitrants.

Ainsi 78 % de la totalité du bois servant de matière première industrielle descendent économiquement en flottant vers les usines et les ports spécialisés.

Jusqu'à la guerre, les bois sciés, les poteaux de mine et les produits ayant le bois pour matière première représentaient respectivement 40 et 82 % des articles exportés. Le traité de paix de 1944 mettant à la charge des industries du bois le tiers de l'ensemble de l'indemnité de guerre à payer à l'U. R. S. S., il fallut créer notamment de nouvelles fabriques de cellulose, de carton, de contreplaqué. La Finlande tient maintenant la première place du monde dans l'exportation de ce produit et la deuxième place, après le Canada, pour la production du papier journal. Onze papeteries sur trente et une sont spécialisées dans cette fabrication et, les réparations s'étant contentées de 25.576 tonnes de papier d'imprimerie l'an dernier, la Finlande a exporté 318.000 tonnes aux Etats-Unis, en Belgique et en Angleterre — la France ne procédant qu'à des achats négligeables.

Une nouvelle venue parmi les industries du bois, celle des préfabriqués, ajoute un apport de 12 % à la production nationale. J'ai vu les premiers essais du « coton de bois », dont on fait des tissus souples et légers, et bientôt, à Pietarsaari, commencera la construction d'une fabrique géante qui tirera de la cellulose — dont l'exportation sera arrêtée — la plus forte production de bas de soie artificielle du monde !

Couvrant une superficie comparable à celle de la Belgique — 38.770 kilomètres carrés — les chapelets lacustres, qui se déversent l'un dans l'autre à la recherche d'une issue vers la mer, sont coupés de rapides, dont certains, sur les mille cinq cent soixante chutes citées par l'Atlas, fournissent une force fabuleuse. Les rapides du Pyhäkoski, dans un saut de 60 mètres, représentent 756.000 CV ! La tranche d'eau dévalant sur les « seuils » du Kemijoki a 3 mètres d'épaisseur et certaines rivières encaissées ont 20 et 40 mètres de profondeur.

A la sortie des systèmes lacustres géants : Pyhäjarvi, Päijänne, Saïmaa, Oulujarvi, l'industrie moderne a dressé ses barrages et fait jaillir des eaux des réserves illimitées d'énergie électrique. Dans ce pays sans charbon, la houille blanche apporte une puissance de 2.540.500 CV en *débit moyen* !

Les ingénieurs finlandais, utilisant des scies au lieu de pompes pour assécher une rivière, attaquent sans peur les plus tumultueux cours d'eau. L'hiver dernier, j'ai vu couper en tranches, comme une crème cuite, le Lijoki solidifié. Il s'agissait de construire dans son lit les fondations d'une centrale.

Un plan de l'ordre de 344.000 kilowatts destiné à faciliter l'industrialisation du nord de la Finlande sera réalisé avant 1950. Le lac Inari, trois fois grand comme le Léman, est encore réservé à la pêche au saumon, mais, tôt ou tard, on fera appel à lui pour livrer du courant aux mines de nickel de la région de Petsamo cédées aux Russes.

Plus précieux encore que le nickel, l'étain, les réserves de minerai de fer d'Otanmäki, estimées à 50 millions de tonnes, ou les graviers aurifères de la vallée de l'Ivalojoki à proximité du lac Inari, les gisements de cuivre d'Outokumpu — les plus riches d'Europe — contribuent puissamment à gager l'industrialisation de la Finlande. A 400 mètres sous les lacs Sysmäjarvi, Outolampi, Hautalampi, qui constituent une partie de la mer intérieure, j'ai parcouru quelques-unes des galeries d'extraction s'étendant sur une cinquantaine de kilomètres et desquelles on extrait actuellement 600.000 tonnes de minerai par an. De l'usine de « concentration », où il est traité, le produit contenant 20 % de cuivre, 40 % de zinc et encore du nickel, de l'argent, de l'or et du cobalt est dirigé vers les raffineries de Pori et d'Harjavalta, que l'ingénieur en chef Eero Mäkinen a créées depuis la guerre pour traiter des gisements estimés à 21 millions de tonnes. Les perfectionnements techniques poussés à leur plus haut degré autant que l'organisation sociale font des mines d'Outokumpu — dont la majorité des actions appartient à l'Etat — l'une des bases les plus solides du développement économique de la Finlande.

LA FLOTTE MARCHANDE VÉHICULE LA RICHESSE

La Finlande, en dépit de ses quinze ports et de ses 1.700 kilomètres de côtes, succomberait, pendant les cinq ou six mois de l'hiver nordique, à l'impitoyable étouffement par les glaces si les « forceurs de banquises » ne livraient de jour et de nuit une bataille de titans pour briser, au moins en un ou deux points de la côte, l'épaisse cuirasse glacée et assurer la respiration, le trafic extérieur du pays. Je dois au directeur général du Merenkulkuhallitus, l'Office de la navigation dans les glaces, qui m'a permis de faire un séjour sur les plus puissants brise-glaces d'Europe : l'*Otso,* le *Sampo,* le *Sisu,* des souvenirs dramatiques ou exaltants.

Par suite de faits de guerre et des livraisons à l'U. R. S. S., la flotte marchande finlandaise survivant au 1er janvier 1946 se réduisait à cent vingt et un navires à flot. Il s'en fallait de près de 400.000 tonnes pour assurer des relations appréciables avec l'étranger. Les 11.200.000 tonnes de fret embarquées en 1938 se réduisaient à 4.700.000 tonnes en 1946.

Les chantiers navals obtinrent sans compter crédits, matériel, matières premières. Il fallait au plus vite réparer les navires avariés, construire une flotte neuve, assurer la livraison à l'U. R. S. S. des quatre cent cinquante unités modernes et de types variés dont elle fait l'une des clauses substantielles de la contribution de guerre due par la Finlande.

« Les Finlandais ont vu livrer aux Russes avec chagrin cent quatre de nos meilleurs paquebots et navires de charge, me disait l'hiver dernier le consul Krogius, directeur général de la Finska Angfartigs Aktibolaget, dont j'ai vu à l'œuvre les nouveaux bateaux, mais peut-être avons-nous gagné finalement dans cette amputation une nouvelle jeunesse. Notre construction navale peut lutter avantageusement sur tous les marchés. »

Douze navires — les premiers d'une série de quatre-vingt-dix unités commandées par l'U. R. S. S. — se dressent sur les cales de lancement du Laivateollisuus, près de Turku. A bord du *Ciekstan* prêt à rallier Vladivostok, j'ai vu une femme portant le dolman bleu et la casquette à étoile d'or de la marine rouge — l'inspectrice des Spécifications Evanova, présidente de la commission soviétique de réception — discuter pourcentages, rendements et consommation avec l'architecte naval finlandais Lindblom. Elle semblait enchantée de la qualité et du prix, de la rapidité — cinq mois — de la construction. L'industrialisation navale a déjà permis à la Finlande de retrouver 40 % de sa flotte perdue. Les livraisons à l'U. R. S. S. sont en avance de six mois sur le calendrier.

Un excédent de matière première disponible permettrait même de construire en série, livrables en cinq mois à des prix réellement économiques, deux types de chalutiers, par exemple, dont la France, notamment, a grand besoin.

L'accord finno-soviétique du 17 décembre 1944 impose à la Finlande de livrer en six ans 300 millions de dollars-or de marchandises ainsi réparties :

Bois et produits dérivés : 33,3 % ; navires à flot ou à construire : 25,4 % ; machines, appareils, câbles : 41,3 %.

Les exportations finlandaises avant la guerre se composaient de 83,5 % de

SOUS LA MER INTÉRIEURE S'ÉTENDENT LES RICHES GISEMENTS DE CUIVRE.

bois et dérivés contre 2,3 % de produits des industries métallurgiques, le reste étant composé de produits alimentaires. Pour livrer plus de 65 % de prestations, l'industrie métallurgique, suffisante pour le marché intérieur, dut se transformer, créer de nouvelles sociétés, recruter et former une main-d'œuvre nouvelle avant de l'adjoindre aux ouvriers qualifiés, numériquement insuffisants.

Le patriotisme, le courage, la ténacité de la race ont permis ce tour de force. Dans la grande usine Kone, où l'on fabrique ascenseurs, grues et ponts roulants électriques, l'ingénieur Herlin m'a montré, derrière une machine coûtant des millions, de blondes ouvrières qui, trois ans plus tôt, trayaient leurs vaches. Elles se sont adaptées plus vite que les hommes, mais « rêvent, m'ont-elles dit, de retourner aux champs dès que le pays n'aura plus besoin d'elles ».

Lorsqu'elle aura versé le dernier markkaa des réparations, la Finlande, libre, se trouvera enrichie d'une industrialisation neuve disposant d'une technicité et d'un matériel perfectionnés, d'une flotte renouvelée, d'un potentiel économique harmonieux qui l'autorisent déjà à regarder l'avenir avec confiance.

LE BOIS FLOTTE A TRAVERS LACS PAISIBLES ET RIVIÈRES TUMULTUEUSES.

CHARLES BOYER PRÉSENTE HEDDY LAMARR.

LA GRANDE VEDETTE RITA HAYWORTH AU MICRO.

INGRID BERGMAN PRONONCE QUELQUES MOTS.

LE CÉLÈBRE ACTEUR AMÉRICAIN ED. ROBINSON.

A DEUX HEURES DU MATIN, LE FEU D'ARTIFICE, CLOU DE CETTE SOIRÉE, ÉCLATE AU-DESSUS DU CIRQUE

LA GRANDE NUIT DE PARIS

UN DES ÉLÉPHANTS HABILLÉS PAR LA HAUTE COUTURE.

GABY MORLAY ET M. CARRÈRE, EN SPECTA

M^me^ Paul Auriol. A sa gauche M. Pierre Lazareff.

Edward G. Robinson raconte une de ses histoires.

Le président de la République arrive sous la tour.

Les grandes vedettes internationales ainsi que...

Au brillant diner sur la tour Eiffel, la table très entourée di M. et M^me^ Paul Auriol.

Quelques célébrités : Ingrid Bergman, Charles Boyer, Jane Kent, Edward G. Robinson.

... MM. Vincent Auriol et J. Moch suivent attentivement les exploits des trapézistes.

Oiseau a huppe en terre cuite émaillée provenant de Gourgan (XII^e s. ou commencement XIII^e).

AU MUSÉE CERNUSCHI

L'ART IRANIEN

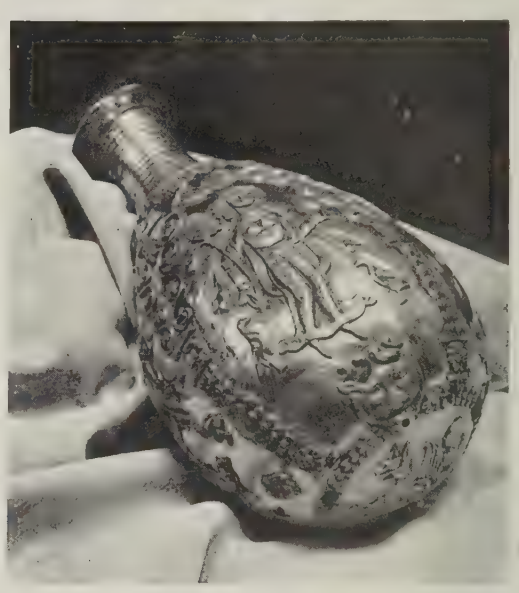
par René Grousset, de l'Académie française

Par un geste particulièrement amical envers nous et dont nous lui saurons un gré infini, le gouvernement iranien vient de nous confier pour cet été les chefs-d'œuvre et récentes acquisitions du musée de Téhéran. Grâces en soient rendues en premier lieu à S. M. I. Mohammed Riza Pahlavi, ainsi qu'aux hautes personnalités du ministère et du Mejliss qui se sont associées aux intentions du souverain, notamment à LL. EE. Eghbal et Siassi, sans oublier le nouvel ambassadeur d'Iran, S. E. Soheili, à qui les Parisiens souhaitent une chaleureuse bienvenue, puisque, dès sa descente d'avion, il vient inaugurer parmi eux l'exposition du musée de Téhéran.

Le musée de Téhéran ! Trop peu d'entre nous auront eu l'occasion de visiter ce merveilleux ensemble, pourtant construit et aménagé par un de nos compatriotes, M. André Godard, directeur général des services archéologiques de l'Iran. Depuis près de vingt ans que la confiance du gouvernement impérial l'a chargé de ces hautes fonctions, l'éminent archéologue (ainsi que M^me Godard, dont tous les orientalistes connaissent l'égale compétence) s'est consacré tout entier à sa tâche. Il ne s'en est distrait qu'un instant pour représenter, en 1940, en Iran, le gouvernement de la France Libre, ou plutôt, et avec l'entière approbation de Téhéran, il sut alors mener de front ses devoirs de haut fonctionnaire iranien et son activité de résistant français. Aussi bien savons-nous en quelle haute estime les autorités iraniennes tiennent, dans sa personne, l'homme et le savant. Le savant, l'orientaliste a, pour cet Iran qui est devenu son autre patrie, enrichi avec amour, année par année, ce musée de Téhéran dont la générosité du gouvernement impérial fait aujourd'hui magnifiquement les honneurs aux Parisiens. Avec M. et M^me Godard nous remercierons nos excellents collègues iraniens M. Mehdi Bahrami, conservateur en chef au musée de Téhéran, délégué du gouvernement impérial, et M^lle Riazi qui ont si activement collaboré à la présente exposition.

Nous n'avions pu, du fait de la guerre, retourner en Iran. Mais voici que l'Iran vient à nous. Le musée de Téhéran, ce sera, à partir du 9 juillet, le musée Cernuschi. Autour des séries arrivées de Perse on y verra représentées d'autres collections célèbres. Les réserves du Louvre, les collections Jacques Coiffard, D. David-Weill, Egbert Graeffe et Upham Pope y ont joint leurs plus belles pièces. M. R. Ghirshman, l'actuel directeur des fouilles de Suse, l'ancien fouilleur, avec M. Georges Salles, du site de Shapour, y a ajouté le bilan de ses dernières campagnes. L'ensemble reste une sélection, une aristocratie de pièces représentatives.

Je définirai une exposition de cette sorte : une rencontre où des pièces de provenances diverses lient connaissance et souvent découvrent entre elles une parenté inattendue. A cet égard, nous serons ici pleinement satisfaits. Déjà les fouilles pratiquées par MM. Contenau et Ghirshman à Giyan et à Sialk nous avaient montré l'immense importance de la protohistoire iranienne. Par ailleurs, depuis leur belle publication sur les bronzes du Louristan dans la collection « Ars Asiatica », M. et M^me Godard avaient poursuivi



Bouteille en argent de l'époque sassanide.

Bouteille a double paroi en terre cuite émaillée provenant de Gourgan (XII^e s. ou commencement XIII^e).

l'étude de cette mystérieuse civilisation à cheval entre Iran et Mésopotamie et qui, dans son abri de montagne, avec ses pâtres transhumants et ses agriculteurs sédentaires, aura persisté du milieu du deuxième millénaire avant J.-C. jusqu'à la fin de la période assyrienne. Il n'est guère de collection parisienne ou américaine qui ne se pique aujourd'hui de posséder quelque menue pièce de cette provenance. Mais bien peu pourraient montrer l'équivalent des étonnants disques avec figurations mythologiques que nous offre la présente exposition et à propos desquels l'amabilité de MM. Jacques Coiffard et Egbert Graeffe a permis à Mme Godard de faire de l'art du Louristan une étude entièrement « renouvelée ».

Non moins passionnantes les dernières découvertes de la province d'Azerbaïdjan. Elles nous révèlent, entre le XIIe et le VIIIe siècle avant notre ère, une brillante civilisation qu'André Godard appelle la *civilisation du plateau caspien* et qui rayonnait, en effet, depuis la Talyche jusqu'en Mazendéran non sans rapports avec l'Anatolie hittite. L'influence hittite est notamment incontestable sur le précieux « gobelet aux trois lions en saillie », provenant de Kalar-Dasht (XIe siècle), qui sera une des œuvres maîtresses de notre exposition. Une partie des pièces de fouille de l'Azerbaïdjan appartient, pour les périodes suivantes, à l'art « mannéen », qui commence ainsi à se préciser. Art animalier fort naturaliste et large, dégagé de la sécheresse assyrienne et qui, à notre avis, ne représente rien de moins que l'apparition de l'art iranien proprement dit. De fait, ces rhytons à bélier mannéens sont « déjà mèdes » et nous révèlent enfin ce que dut être au VIe siècle l'art de la Médie historique. Ajoutons que dès cette époque l'art proto-iranien du plateau rayonnait sur l'Iran extérieur, sur le monde scythe, comme le prouve la diffusion du même type de rhyton en Russie méridionale. Art assyrien final, art du Louristan à son terme et art scythe à ses débuts se mêlent d'ailleurs dans les récentes découvertes de Sakkiz. Les remous de peuples du VIIe siècle, en provoquant de telles rencontres, ne purent manquer d'exercer une influence considérable sur la formation de l'art scythe, d'une part, de l'art achéménide, de l'autre, ces deux formes divergentes du génie iranien.

L'art achéménide est un pur classicisme discipliné comme le grand empire qui a fait l'admiration des Grecs. Il est magnifiquement représenté dans notre exposition par les précieuses plaques ou appliques d'or du musée de Téhéran ou des envois Upham Pope. Le public parisien admirera longuement ces taureaux ailés d'une suprême élégance décorative, que les fouilles de Persépolis et de Suse lui avaient déjà rendus familiers, mais auxquels la richesse de la matière ajoute soudain une splendeur nouvelle. Toute la gloire des Darius et des Artaxerxès flamboie ici, ressuscitée.

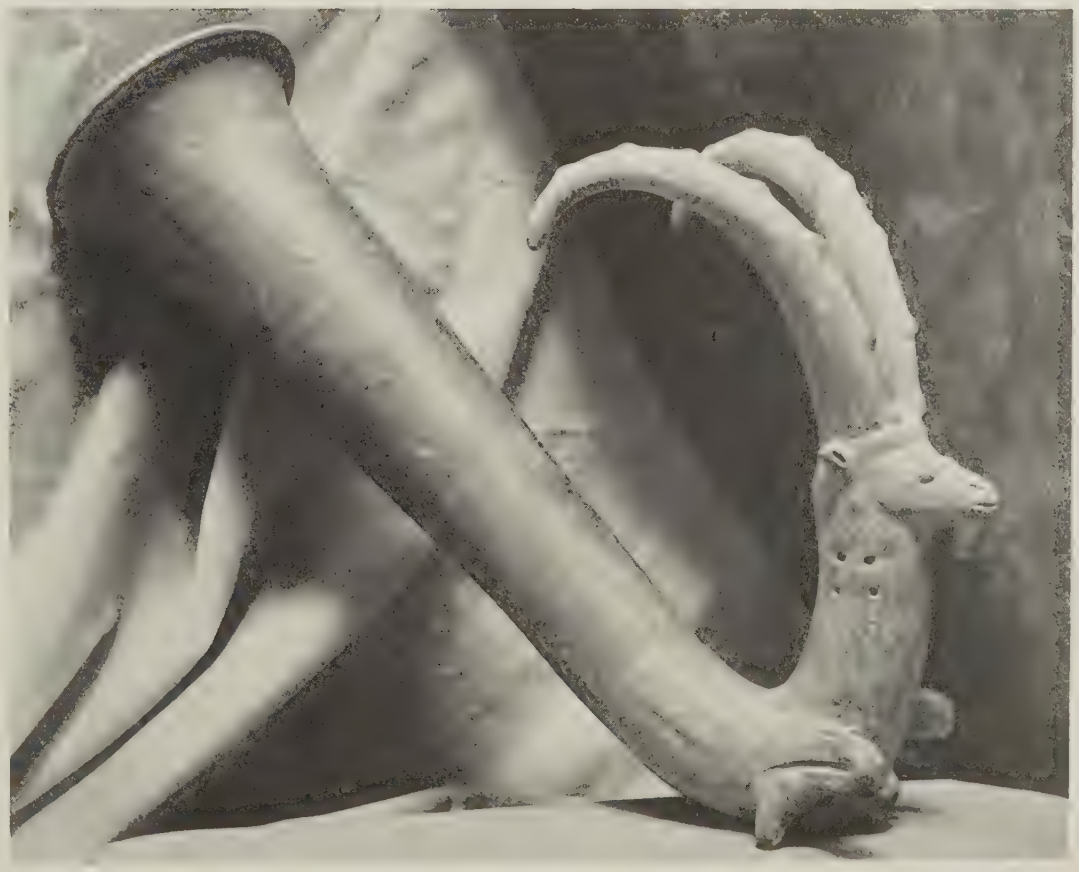
Et elle se perpétue, inaltérée, avec la triomphale argenterie sassanide, son décor de dragons-paons, ses chasses royales à l'onagre, ses rois en majesté ou pourfendant le sanglier et le lion.

La conquête musulmane n'a en rien interrompu cette tradition. *L'islamisation de l'Iran, ce fut surtout l'iranisation de l'Islam.* Les matériaux peuvent changer. L'esprit reste le même. La splendeur des faïences persanes aux grands siècles musulmans, c'est toute la richesse des métaux précieux de jadis intégrée à la céramique. En même temps le rayonnement de l'art iranien s'élargit encore. L'Iran devient le véritable *empire du milieu,* où convergent les influences chinoises et byzantines et qui, de même, fera sentir son influence à Byzance comme en Extrême-Orient.

Mais de l'Extrême-Orient viennent aussi les tempêtes. En 1221, la cavalerie de Gengis khan, lancée en trombe, s'abat sur l'Iran oriental. Les dernières fouilles de Gourgan ont mis au jour les merveilleuses pièces de céramique ou de verrerie qu'à l'approche des barbares les malheureux habitants, voici sept cent vingt-sept années, avaient enterrées avant de s'enfuir. Elles sont là, dans nos vitrines, intactes, brillantes comme au premier jour en leurs délicats coloris. Elles revivent par delà le temps comme revit la culture persane après chaque tourmente. Car si les cités peuvent mourir, les palais s'effondrer, les écoles d'art retomber momentanément dans l'oubli, l'Iran immortel perpétue d'âge en âge, à travers tous les bouleversements, à travers toutes les révolutions, une des continuités historiques les plus indestructibles du vieux monde, une des civilisations originales les plus indispensables à l'humanité.

RHYTON EN TERRE CUITE PROVENANT DE L'AZERBAIDJAN (ÉPOQUE PRÉ-ACHÉMÉNIDE).

LIONNE EN BRONZE DE L'ÉPOQUE SASSANIDE.



RHYTON EN TERRE CUITE PROVENANT DE DAMAMED (ÉPOQUE ARSACIDE).

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Raymond Poincaré

Il a suffi que M. Jacques Chastenet publiât cet ouvrage, excellent d'ailleurs (*Raymond Poincaré*, chez Julliard), pour qu'aussitôt la figure de l'ancien président de la République fût l'objet d'une sorte de résurrection. Les articles sortent de toutes parts. Il n'y a guère de journaliste, d'écrivain, d'homme politique qui n'ait sur Poincaré quelque souvenir personnel à évoquer. Moins de quinze ans après sa mort Raymond Poincaré a pris place dans l'histoire. Mais quelle place ? Il est l'un des derniers témoins d'un monde que nous avons vu changer du tout au tout. Domine-t-il ce monde, cependant ? A quelle espèce d'homme appartient-il au juste ? Est-il un « grand homme » au vrai sens du mot ou seulement un homme éminent, digne d'une juste célébrité ?

Toute la France, pendant quelques mois de sa vie, l'a salué comme un vrai grand homme, a cru en lui éperdument. C'est dans les années 1912-1913, quand il fut pour la première fois président du Conseil et porté à la présidence de la République. Il y fut porté, vraiment, par un mouvement d'opinion qui souleva toute la France. Je n'ai là-dessus que les souvenirs de tout le monde, mais ils n'en témoignent que mieux de l'enthousiasme populaire à l'égard de Poincaré dans ces mois-là. Le soir de l'élection de janvier 1913 fut fêté dans bien des maisons à travers tout le pays. Poincaré était pour tous « le grand Lorrain ». Chacun voyait en lui le signe d'une renaissance nationale. L'homme qu'il était réellement fut-il déformé dans l'esprit public par une légende un peu surprenante ? C'est vrai pour une part, et M. Chastenet le dit fort bien : « Poincaré, volontiers hésitant, circonspect et manœuvrier, n'a jamais été l'homme tout d'une pièce, coulé en bronze et en acier, le combattant sans peur ni reproche que beaucoup de Français se sont imaginé. » Il est curieux toutefois, la remarque est de M. André Siegfried, que la légende ait réagi sur l'homme par un cas de mimétisme qu'on a pu observer plus d'une fois dans l'histoire.

Quelle est donc sa vertu propre ? Le sérieux, la probité, le talent. Mais qu'est-ce qui lui manque ? Le génie, ou seulement l'imagination d'où le génie tire son mouvement premier. Poincaré possède au plus haut point les qualités d'exécution qui font les grands metteurs en œuvre. Il n'est pas du tout créateur. Sa faculté majeure est sa mémoire prodigieuse : on sait qu'il écrivait tous ses discours et qu'il lui suffisait de cette rédaction pour les savoir par cœur. Ainsi ramasse-t-il constamment dans sa tête tout ce qu'il est possible d'emmagasiner de connaissances et de sagesse acquise. Mais là-dessus aucune invention. En conséquence, dans tous les cas où l'expérience et la tradition nourrissent un travail consciencieux, Poincaré fait merveille. Au contraire, si des problèmes sans précédent appellent des solutions nouvelles, des trouvailles du génie humain, il risque d'être fermé aux exigences de l'avenir. Telles sont les limites que sa nature même impose à ses succès.

Si l'on voulait insister sur l'anecdote dans une vie de Poincaré, la matière serait riche et plaisante. Il entre à la Chambre, il devient ministre pour la première fois entre 1885 et 1895. C'est l'époque de la redingote, du haut de forme, de la voiture à cheval. La politique se fait entre un petit nombre d'hommes et doit compter avec leurs sympathies ou leurs inimitiés personnelles. Cela est visible au cours du livre de M. Chastenet : un drame Poincaré-Clemenceau, un drame Poincaré-Caillaux se déroulent à travers les chapitres d'histoire de France que ces hommes ont contribué à faire. Mais quand Poincaré quitte définitivement le pouvoir, en 1929, une ère a commencé où les hommes d'Etat parcourent le monde en avion, où les personnalités d'élite sont appelées au maniement de masses redoutables, où l'art de les rendre plus redoutables encore est devenu un dangereux exercice. Il y a moins loin peut-être entre Colbert, Turgot ou Guizot et Raymond Poincaré quand il entra au service de l'Etat, à la fin du siècle dernier, qu'entre celui-ci jeune ministre de Charles Dupuy et le même homme dans sa vieillesse, au siècle de Hitler, de Mussolini, de Staline...

Mais l'anecdote, on le voit, est vite dépassée quand on survole une telle vie. M. Chastenet ne lui laisse que la place qui convient, en évoquant pour commencer le lycéen de Bar-le-Duc, fort en thème et ambitieux du prix d'excellence. Très vite, le biographe de Poincaré fait de son livre un raccourci d'histoire contemporaine. C'est le plus grand intérêt de la vie de Poincaré, presque entièrement consacrée à la chose publique, que d'être considérée sous cet aspect.

Il est assez remarquable que cet homme soit devenu le premier dans l'Etat français pour la raison initiale qu'il a toujours voulu être le premier de sa classe. C'est la garantie qu'il accomplira son devoir au mieux. Mais cela n'indique pas qu'il y ait eu une vocation politique au départ de cette carrière politique incomparable. M. Chastenet nous le révèle : Raymond Poincaré, dont l'esprit de juriste est légendaire, s'est décidé à faire son droit sans enthousiasme et parce qu'il ne savait pas très bien dans quelle voie s'orienter. Au fond, c'étaient les lettres qui le tentaient le plus. La littérature était son violon d'Ingres. Il commit dans sa jeunesse de mauvais romans et des vers exécrables. La vie littéraire le retint assez pour faire de lui un académicien et l'avocat des Goncourt. Mais là encore le sérieux, l'assiduité, voire une facilité incontestable doivent tenir lieu du don de création. Poincaré a prononcé des discours innombrables qui ont beaucoup fait pour sa réputation. En pourrait-on sauver aujourd'hui le moindre recueil qui vaille d'être relu ? Non, Poincaré n'est pas un être de vocation : la seule qu'il eût risqué d'avoir eût été décevante s'il l'avait suivie.

Donc, il fait son droit comme d'autres jeunes Français l'ont fait, par milliers. Mais c'est ce qui va le révéler à lui-même. Une seule passion peut animer son âme rigide : la passion du juste, de l'équitable, de l'exact, de la rigueur en matière d'honnêteté. Que cette exigence soit mise au service de l'Etat, et les affaires de l'Etat seront administrées de façon incomparable. Voilà où Poincaré est le plus grand. Il n'y a pas de meilleur ministre des Finances. C'est quand il sauve le franc, en 1926, que sa maîtrise est sans égale.

Sous Louis-Philippe ou Napoléon III, il eût facilement tenu le premier rang en cette qualité. Le monde où il était appelé à gouverner la France allait s'ouvrir à d'autres aventures. Il fallut que Poincaré dirigeât aussi la politique étrangère. C'est là que sa vocation était la plus faible. On accuse sa raideur, sa sécheresse, son étroitesse. Disons que là surtout l'absence de génie créateur se fait sentir. Poincaré est doué surtout de qualités négatives. Il est en défense contre tout ce qui peut nuire à la France, à l'ordre, à la République. Sur le plan international, un tel esprit ne s'accorde que trop bien à certaine tendance de la France contemporaine à s'enfermer dans des horizons limités, à se replier sur un destin clos. Poincaré ne l'a représentée à cet égard que trop fidèlement.

En revanche, sa passion d'administrer au mieux toutes les affaires qu'il prend en main lui a fait voir avec lucidité et avec angoisse le plus grave problème qui se pose à la France de notre temps : celui de la décadence de l'Etat. M. Chastenet nous le rappelle très bien : depuis son arrivée à la présidence de la République, le pur et intègre républicain qu'était Raymond Poincaré a été obsédé par l'espèce de paralysie constitutionnelle dont est frappée la plus haute fonction dirigeante dans l'Etat français. Il n'y a rien peut-être dont il ait souffert davantage. Encore savait-il mieux que tout autre qu'à l'époque où il vivait des hommes parfaitement désintéressés et doués de hautes vertus civiques étaient aptes à suppléer par leur activité propre à un vice organique de l'Etat. Le moins qu'on puisse dire quand on se reporte aux quarante années de vie publique de Raymond Poincaré est que le grand problème qui l'a hanté n'a pas cessé, depuis qu'il est mort, de devenir de plus en plus inquiétant.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le centenaire de l'abolition de l'esclavage

La Comédie-Française a voulu célébrer le centenaire de l'abolition de l'esclavage au cours d'une matinée poétique donnée sous le haut patronage du président de la République. On ne peut qu'applaudir à l'idée de cette commémoration qui s'inscrit dans le cadre des manifestations inspirées par la Révolution de 1848. A la vérité, l'esclavage avait été supprimé une première fois par la Convention, l'an II de la République, puis rétabli dans les colonies françaises par la loi du 16 floréal an X. La question fut reprise sous le règne de Louis-Philippe, et, en 1843, une commission extra-parlementaire, présidée par le duc de Broglie, concluait à l'émancipation. Il n'en demeure pas moins que celle-ci ne fut définitivement acquise que par un décret du 27 avril 1848, à la suite d'une campagne menée par Arago, Agénor de Gasparin, Wallon et surtout Victor Schœlcher.

Ces derniers avaient d'ailleurs pris la suite de la croisade humanitaire inaugurée au XVIII[e] siècle par des philosophes et des écrivains comme Montesquieu, Voltaire et Bernardin de Saint-Pierre. C'est donc par des extraits des précurseurs qu'a commencé la séance de la salle Richelieu. On a goûté l'incisive sécheresse de Montesquieu, traitant de l'esclavage des nègres par la bouche du jeune Jacques Morange, et M. Daniel Lecourtois dans un passage de *Candide* et une page indignée du doux Bernardin de Saint-Pierre, dont on ne lit plus guère le *Voyage à l'île de France*. Un fragment de *l'Ile des esclaves*, de Marivaux, joliment interprété par M[lles] Jacqueline Duc, Marie Sabouret et M. Jacques Eyser, parut un peu court, mais il eût fallu donner l'acte entier, et le programme était chargé. Ne devions-nous pas entendre encore ce fameux abbé Grégoire, bien oublié aujourd'hui, et qui fut pourtant évêque constitutionnel de Loir-et-Cher et à l'origine de la première abolition de l'esclavage par la Convention ? Sa *Parabole*, intelligemment détaillée par M. Marcel Le Marchand, fut accueillie avec chaleur. Après lui, Mirabeau parut verbeux et Robespierre glacé, et l'on eut la surprise d'une péroraison de discours prononcée par Lamartine à la Chambre le 25 mai 1836, aussi peu romantique que possible, tandis que la *Lettre à un Haïtien*, de Victor Hugo, semblait aussi réussie que le meilleur pastiche.

Victor Schœlcher ne pouvait être oublié dans cette rétrospective anti-esclavagiste. M. Jacques Clancy sut très bien dire, après lui, que « la liberté d'un homme est une parcelle de la liberté universelle », que « nous aimons mieux nous passer de sucre que d'abandonner nos sentiments d'humanité », et aussi, dans un beau mouvement : « Que les colonies européennes soient donc détruites plutôt que de faire tant de malheureux ! » Et, malgré l'actualité ambiguë de cette dernière phase, il fut très applaudi.

Une scène du *Bolivar*, de M. Jules Supervielle, terminait la première partie du programme. M. Robert Manuel, d'une part, M[mes] Micheline Boudet et Denise Noël, d'autre part, y apportèrent beaucoup d'émotion.

La deuxième partie était infiniment plus risquée et d'une réalisation délicate. L'idée, excellente en soi, consistait à présenter un ensemble de poètes noirs et malgaches de langue française. Reste à savoir si tous ces poètes étaient, malgré d'évidentes qualités, dignes d'être interprétés sur la scène de la Comédie-Française, et j'aurais préféré, pour ma part, des traductions de véritables poèmes africains ou antillais à tels textes écrits directement en français par des noirs, mais de valeur contestable. Il faudrait cependant bien du parti pris pour ne pas admettre le mérite de la touchante *Prière d'un petit nègre,* du Guadeloupéen Guy Tyrolien, le singulier humour du *Hoquet,* de Léon-G. Damas, sans parler, bien entendu, de René Maran, représenté par une pièce trop brève, et qui a tant d'autres titres à notre estime et à notre amitié.

J'avoue avoir pris un vif intérêt à l'audition de *la Part du nègre,* de M. Gilbert Gratiant, vigoureusement mise en relief par M^me^ Line Noro, et les poèmes du malheureux écrivain malgache J.-J. Rabearivelo, qui se suicida comme Léon Deubel en 1937, portent en eux un désespoir opaque, irrémédiable, qui fait passer sur les incertitudes de l'expression.

Le gros morceau de la soirée était évidemment constitué par le *Cahier d'un retour au pays natal* et la scène de *Et les chiens se taisaient,* du Martiniquais Aimé Césaire. En dépit de la caution d'André Breton, je regrette d'y avoir trouvé un délire verbal qui égare le poète plus qu'il ne le sert. L'esprit de révolte, lorsqu'il passe dans le langage, doit être domestiqué par le mot, non être asservi par lui, sous peine de passer son objet. On doit reconnaître que M. Aimé Césaire a de beaux cris, si son esthétique est trop facile.

Le commentaire lu par M. Martinelli était lui-même un peu confus et le choix des poètes un peu trop éclectique. La poésie noire est, comme le jazz, portée au bavardage, s'il faut en croire l'aperçu qui nous en a été donné. Mais on lui donnera volontiers acte qu'elle existe.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

« Peter Grimes » de B. Britten

« Le Carrosse du Saint-Sacrement » d'Henri Busser

Je ne serai pas de ces effervescents qui égalent la révélation de *Peter Grimes* à celles de *Boris,* de *Pelléas,* de *Pétrouchka* et du *Roi David.* La belle partition de Benjamin Britten, que la troupe du Covent Garden a représentée avec éclat, ne dévoile pas un visage nouveau de la musique ; elle n'en bouleverse pas le code, mais quelle émotion naît de ce chant direct et vrai, où la parole anglaise s'élargit et se poétise, comme, dans Moussorgski, les mots de Pouchkine ; dans Debussy, les courtes phrases palpitantes de Maeterlinck !... Ce chant est la nature même, avivée par l'art. Sans étalages de voix, sans prouesses du larynx, par des inflexions infailliblement justes, les inflexions d'un « diseur » de génie, il nous atteint au cœur ; notre sensibilité lui obéit comme la barque au gouvernail. Oui, c'est à Moussorgski, quand il laissait se plaindre le tsar criminel ou cueillait les mélodies sur des lèvres d'enfant, que Britten me fait songer. A celui, encore, qui édifiait en puissants madriers de sons, qui charpentait les chœurs de *Boris.* Car les chœurs de *Peter Grimes* — avec les interludes d'orchestre — en sont les parties les plus saisissantes : aussi denses, mouvants et dynamiques que ceux du *Roi David* ; ceux mêmes du *Psaume* de Schmitt. Parfois, leur religiosité, leur gravité les apparentent à des chorals de Bach ; leurs remuements internes, à Hændel. Je ne réunis pas ces noms au hasard. Je cherche sinon la filiation, du moins la liste des éducateurs de Britten. L'Eglise, les chorals, Hændel, des complaintes elizabéthaines, voilà la part de son île. Le reste, jusqu'aux influences contemporaines, lui vient du continent.

Livret et musique sont avant tout britanniques. Tiré par M. Mortagne Slater de *The Borrough* (*le Bourg,* poème de G. Crabbe), le drame est un drame de la mer... Cela sent l'algue, les filets, le coaltar des vaisseaux. L'orchestre y fait respirer la mer, mouille tout de ses embruns. Il fait scintiller les nageoires ou la volute des vagues. En lui tombent les brumes, brillent les phares, se creusent les ténèbres, comme dans *Pelléas.* Cette « marine » se peuple de pêcheurs et de citadins : des dames minaudent, des dandies se cambrent ; le pharmacien est content de soi. On va du tribunal au temple, à la jetée, à la taverne. Personnages variés, comme dans Dickens, « véritablement pickwickiens ». Ils viennent de plus loin encore... Des auberges de Shakespeare... *Peter Grimes* remue des souvenirs, crée des « correspondances » succulentes.

Au prologue, on juge Peter, brave pêcheur, mais brutal. Son cuir à lui résiste à tout. A cause de quoi, il a, par négligence, laissé son mousse crever de froid. Il est condamné à naviguer seul, comme le pêcheur de Hugo : « Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles. » Le bourg, entassé sur les bancs du tribunal, chante son indignation. Seule miss Ellen, l'institutrice, s'attarde et donne le réconfort de quelques mots de pardon... Le lendemain, du port, au retour de l'office, les bourgeois endimanchés et les marins suivent à la longue-vue un Peter en bataille avec la tempête... On se réfugie, au comble de l'ouragan, dans l'auberge saurée, fumée comme un hareng. On boit, on chante... Ellen obtient qu'on accorde au moins un orphelin à Peter, pour l'aider. Ce sera John, souffreteux, blafard... J'ai envie de dire John Copperfield... Il a bien peur, même sous la voix et les mains rassurantes d'Ellen... Il n'a pas tort. Peter est un sauvage. Voilà que sur le port il renverse Ellen d'un coup de poing coléreux et bourre John dans le dos, d'impatience... Le bourg s'inquiète. En procession, tambour de ville marchant devant, on s'en va vers la niche de Peter, un vieux bateau coupé en deux. Peter s'enfuit, précédé de John, qui glisse du haut de la falaise dans la mer. On retrouvera, la nuit, avec une lanterne qui rôde dans le brouillard, le maillot du petit mort... Que peut faire Peter, sous la fatalité ? Qui excuserait le récidiviste ? Il part sur sa barque et se laisse couler. Son cadavre, entre deux eaux, retrouvera peut-être le petit cadavre de John. De ce fait divers B. Britten ne fait pas un opéra vériste. La mer est là, hurlante, et puis berceuse sous le matin. Une vieille valse s'y promène, comme un reflet ; deux notes d'argent, gouttes fraîches, nous en jaillissent aux oreilles. Pour faire un paysage, Wagner aussi, et Debussy se contentaient de deux notes... La mer respire aux cordes, se creuse dans les cuivres, pétille sur la flûte... Et puis, quelle habileté, quelle distinction dans les combinaisons de voix !... Ecoutez le quatuor qui clôt le quatrième tableau ! Et les chœurs de l'auberge, les rondes et farandoles sur le port, quelle verdeur !... C'est spirituel, populaire sans vulgarité, souvent tragique et toujours poétique.

Révolution ? Certes non. Utilisation aisée, jaillissante des plus fraîches ressources, des plus vives trouvailles de la musique d'aujourd'hui.

La mise en scène, l'exécution des ensembles — nette et précise, vivante et libre — sont admirables. M. Karl Banki a dirigé notre orchestre, qui, par courtoisie et émulation, fut enfin digne de Paris, avec une clarté magistrale. MM. Richard Lewis (Peter), Tom Williams (le Capitaine), Clifford (le désinvolte Pharmacien), et M^mes^ Doree (Ellen), dont la voix est une soie résistante, Auntie (l'Aubergiste) sont des chanteurs très sûrs et de vrais acteurs ! Le moindre choriste, ici, est comédien et crée un personnage !

Il nous tarde de connaître les autres œuvres de M. Britten. Ce n'est pas un musicien pour « chapelles ». Il est accessible à tous, sans jamais s'abaisser.

Il est bien dommage que Rossini, au lendemain de *Guillaume Tell,* opéra-grenouille gonflé de vent, ne se soit pas épris de Mérimée comme, quatorze ans plus tôt, de Beaumarchais. La prose du *Carrosse du Saint-Sacrement* et celle du *Barbier* sont jumelles ; pareillement agiles, perçantes, voltigeantes... Il y eût employé son vrai génie...

Beaucoup plus tard, le nerveux de Falla, ou Ravel, qui, dans l'*Heure espagnole,* aiguisa si bien la malice des señoritas, eussent réussi la partition brûlante et tintinnabulante réclamée par cette diablesse de Périchole. L'idée, qui a traversé Offenbach, vient d'être réalisée par M. Henri Busser — déjà auteur d'une *Colomba* — et assurément nous ne nous en plaindrons pas. Car il a grossi le répertoire français d'une œuvre brillante, mais un peu surchargée. Le chant, le parler musical y sont justes et expressifs. Mais ce n'est point du babil, au bord des lèvres ; c'est de la voix, de la voix à pleine poitrine, à pleine gorge. Rien qui rappelle les récitatifs aériens de *Don Juan* et des *Noces.*

Au prélude et à la fin, nous sommes charmés par de pimpants « à la manière de Chabrier ». Le premier nous donne de l'espoir. Le second souligne nos regrets. Les intentions spirituelles, un peu appuyées, qui animent toute cette musique, orfévrée, émaillée, trop ample et provocante pour une fantaisie de dandy, sont séduisantes. A une époque de laisser-aller, de musiques infirmes qui feignent le caprice, le *Carrosse du Saint-Sacrement* donne un exemple d'adresse artisanale et de culture raffinée qui ranime le cœur...

Dans le rôle du vice-roi, M. Noguèra a fait aimer une voix vigoureuse et simple ; et cette vertu, devenue exceptionnelle, miraculeuse : une articulation claire, énergique et intelligente.

R. Lewis et M^me^ Doris Doree dans « Peter Grimes ». Phot. Lipnitzki.

PETITES CHRONIQUES

AU MUSÉE GOYA DE CASTRES

M. Robert Schuman, président du Conseil, a inauguré au musée Goya de Castres une exposition consacrée à l'esthéticien Charles Blanc, frère de Louis Blanc, qui fut le directeur des Beaux-Arts de 1848.

En même temps ont été « vernis » les nouveaux aménagements du musée Goya, qui renferme quelques-unes des plus belles œuvres du grand maître espagnol. Le dessein de la direction des Musées de France est de constituer à Castres un véritable centre d'art espagnol, dont les collections actuelles constituent déjà un noyau considérable.

Parmi les personnalités venues assister à cette double inauguration, on remarquait M. Etienne Gilson, représentant l'Académie française et le Collège de France, M. Louis Réau, de l'Institut, représentant l'Académie des beaux-arts et la Sorbonne, Mme Bouchot-Saupique, conservateur au musée du Louvre, M. Gaudron, inspecteur principal des musées de province, le général Eon, etc., qui furent reçus par M. Houpe, maire de Castres, et M. Gaston Poulain, conservateur du musée Goya.

A l'entrée de l'exposition, le président Schuman fut accueilli, fait unique dans les annales de la commémoration de la IIe République, par Mme Valatx, née aux environs de Castres en 1848, à qui il remit une médaille. Mme Valatx, fort alerte, souhaita longue vie à la IVe République.

LE PROFESSEUR BEZANÇON

Avec le professeur Fernand Bezançon, décédé à l'âge de quatre-vingts ans, disparaît une des grandes figures de la médecine et de la physiologie françaises.

Bactériologiste autant que clinicien, il s'était spécialisé dans les études de la tuberculose, et on lui doit, sur ce redoutable fléau, des ouvrages qui connaissent une réputation mondiale.

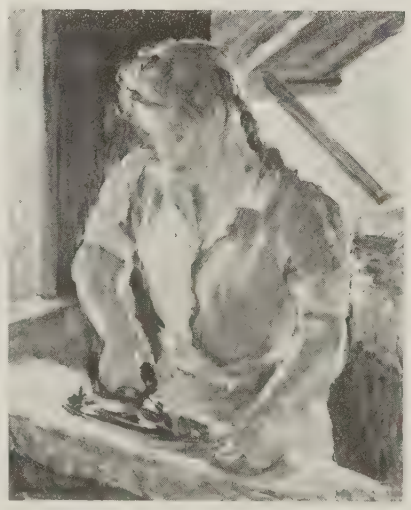
Professeur à la Faculté, membre de l'Académie de médecine, dont il fut le président, grand-officier et membre du congrès de l'ordre de la Légion d'honneur, le professeur Bezançon n'a cessé de faire montre jusqu'à sa fin d'une activité sur laquelle les années ne paraissaient pas avoir prise.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Galerie Bernheim jeune vient d'organiser une exposition de l'œuvre de Louise Hervieu. On n'a plus à prôner l'incomparable talent de cette grande artiste : mais ce qui chaque fois semble tenir du miracle, c'est la diversité prodigieuse de ses dessins au fusain. Louise Hervieu a touché au plus profond du mystère des objets familiers : son réalisme romantique et poétique l'apparente à Baudelaire.

Tous les artistes de génie ont été hantés par le mirage du miroir : Reversibilité ! Louise Hervieu note elle-même : « Ces miroirs profonds comme les eaux des abîmes, où se sont perdus tant de visages passionnés, le temps les voile comme d'une haleine, la leur... »

Comme les grands poètes, son art est sans concessions. C'est ce qui en fait la beauté et la grandeur.



La Repasseuse *de William Malherbe qui, de retour des Etats-Unis, fait à la Galerie Charpentier une exposition de ses œuvres récentes, le classant parmi les plus grands peintres contemporains, et obtient un succès mérité.*

A la même Galerie Bernheim jeune, on peut voir deux autres expositions, celle de Jacqueline Leriche et celle de Berea. La première peint des fleurs, des fruits et des paysages. Pour ces derniers, elle s'est complue à évoquer ses sensations aux différents aspects d'un même site. Toutefois nous préférons ses fleurs — cyclamens ou anémones — sensibles et colorées, ou ses fruits : une corbeille de poires, notamment, exprime toute la saveur que l'artiste a su leur donner.

Quant à Berea, ses paysages de Paris sont expressifs et son art se rattache à celui d'un Lebourg ; on y relève des sensibilités analogues, particulièrement dans l'atmosphère et les coloris.

Le visage de Paris est comme celui d'une femme : sa mobilité continuelle en fait le charme et l'expression. C'est ce que Berea a tenté d'exprimer.

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE,
CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE :

« La race des négriers est éternelle. Ils sont si haut placés parfois, enveloppés de tels prestiges, de tels sophismes qu'on ne les reconnaît pas et qu'on leur fait cortège. »

C'est en effet une « histoire sans fin » que nous conte M. André Ducasse dans son livre *les Négriers ou le trafic des esclaves* (Hachette, 253 pages). Le « négrier », c'est le navire qui transporte la cargaison humaine, le « bois d'ébène », les « bûches », les « ballots », comme disent dans leur argot jovial les initiés. C'est, nous dit l'auteur, Christophe Colomb le grand responsable de la traite des Noirs par sa découverte de l'Amérique. *L'Asiento* de 1701 stipule que, dans un délai de dix ans, la Compagnie mixte franco-espagnole devra importer dans les colonies d'Amérique quarante-huit mille nègres « pièces d'Inde », c'est-à-dire sans défaut, « adolescents sans barbe et filles à sein debout ».

Le trait de génie, au point de vue commercial, c'est le « voyage » triangulaire (Europe, Afrique, Amérique, Europe). On charge en Angleterre une cargaison d'étoffes ou de pacotilles ; on l'échange en Guinée contre des Noirs ; on échange aux Antilles les Noirs contre du sucre ou du café ; on troque en Angleterre le sucre contre des sterlings et on repart...

Ce trafic des Noirs sera la première Bastille contre laquelle se déchaîneront les philosophes. Mais, après toutes les émancipations, la traite du « bois d'ébène » se poursuivra jusqu'à la fin du XIXe siècle. Histoire douloureuse d'une « aristocratie mercantile » qui a longtemps défié les lois divines et humaines.

LA VIE ÉTRANGÈRE :

R. P. Rambaud, *le Grand Petit Chancelier Dollfuss* (Emmanuel Vitte, 260 pages). L'auteur, un Dominicain, a franchi le « rideau de fer » pour reconstituer sur place la vie et la mort de l'homme d'Etat autrichien assassiné sur l'ordre de Hitler. C'est l'ensemble des témoignages recueillis qui lui permet de faire revivre la figure de ce fils de paysanne, qui donna son sang pour la liberté de l'Autriche. David contre Goliath : le petit chancelier contre le tyran nazi. Il respire la sympathie, la bonté, l'optimisme. Il a dans les destinées de sa patrie une foi aveugle. Il a de menus défauts. Il fume trop. Il est distrait, oublie les rendez-vous qu'il donne. Il adore les cartes, surtout le « tarok ». Mais c'est un travailleur infatigable. Il est l'incarnation même de la fidélité. Il est intrépide. Quand tous courbent l'échine devant le maître de l'Allemagne, seul le petit chancelier lui crie : Halte-là ! Son intégrité est proverbiale ; il mourra plus pauvre qu'il ne l'était lors de son accession au pouvoir. En tout il s'en remet à la Providence : c'est un chrétien qui ignore le respect humain. Le cardinal-archevêque de Vienne, Mgr Innitzer, dira de lui : « Il est mort pour sa foi et pas seulement pour sa patrie. »

Sa tombe est aujourd'hui le but d'un pèlerinage ininterrompu.

P. Vergnet et Jean Bernard-Derosne, *l'Affaire Petkov* (Self, 348 pages). Hommage émouvant rendu par deux amis de la victime, sous la forme d'un récit solidement documenté. « La potence de Petkov plantée au cœur de l'Europe est un avertissement pour les peuples qui seraient tentés de s'abandonner. »

Le procès du leader agrarien occupe naturellement la plus grande partie de ce récit.

Un destin tragique pesa sur cette famille : le père de Nicolas Petkov, Dimitri, avait été assassiné en 1907 au moment où il sortait du parlement. Son fils aîné, Petko Petkov, qui avait remplacé Stambouliski à la tête du parti paysan, tomba à son tour sous les balles d'un meurtrier en 1924, au moment où il venait de prononcer l'éloge du grand chef agrarien.

Et le frère de Petko, Nicolas, a été pendu le 23 septembre 1947.

ALBERT MOUSSET.

M. Blanchot, directeur de l'Imprimerie Nationale, présente la participation française au général Kœnig. A droite du général, M. Hettier de Boislambert, gouverneur général pour le Land rhénopalatin. Derrière le général, en partie caché par lui, M. l'administrateur Guérin, délégué du district de Hesse rhénane, ayant à sa gauche le docteur Reatz, recteur de l'Université de Mayence, et, à sa droite, M. Bros, chef du service de l'Information à Mayence.

«CINQ CENTS ANS D'IMPRIMERIE» A MAYENCE

Dans le cadre du Gutenberg-Museum, le général Kœnig, commandant en chef français en Allemagne, a inauguré l'exposition « Cinq Cents Ans d'Imprimerie », organisée à l'occasion de la semaine Gutenberg, qui, depuis plus d'un siècle, est une traditionnelle manifestation mayençaise.

A cette occasion, le général commandant en chef a visité une reconstitution intégrale de l'atelier de Johannes Gutenberg. Il a assisté à la fabrication de caractères et à l'impression de textes selon le procédé mis au point par le génial inventeur.

La participation française à cette exposition, constituée par un apport de l'Imprimerie Nationale, fut particulièrement remarquée.

Au cours de sa visite, le général Kœnig put admirer des ouvrages uniques au monde, datant des premières années de l'imprimerie, sur lesquels, à côté de celui de Gutenberg, on retrouvait les noms des vieux maîtres de Mayence, de Strasbourg, de Paris, de Lyon, d'Ulm, de Stuttgart, de Venise, etc.

Avant de quitter le musée, le général Kœnig félicita le comité français de cette exposition, présidé par le consul général de France, Pierre Depeyre, et composé de MM. Maquart, Jean Vial et Norbert Bros.

Encrage d'une composition sur la presse Gutenberg.

LES LIVRES DE VACANCES

Les Editions Denoël viennent de publier un volume : *A Travers les chemins de fer, de l'origine à nos jours,* par Jean Falaize et Henri Girod-Eymery.

Le livre, qui décrit le chemin de fer depuis les origines, situe ce mode de transport dans le monde moderne, qu'il a si puissamment contribué à créer. Toutes les techniques, ou presque, se retrouvent dans le domaine ferroviaire, depuis la vapeur, l'électricité, le moteur à explosion pour la traction, jusqu'aux plus récentes applications de l'électronique dans la signalisation et les triages. Il y a là d'immenses possibilités pour améliorer vitesse et confort dans une sécurité déjà si grande, et les auteurs n'ont pas manqué de les indiquer.

Conçu sur des bases solides, écrit dans un style alerte, pittoresque et souvent anecdotique, cet ouvrage présente une synthèse heureuse qui va du plaisant au sévère sans devenir un seul instant fastidieux. Il témoigne d'un souci certain de la recherche historique et du détail « vécu ». Il laisse apparaître à chaque page un minutieux travail de recherches bibliographiques et l'utilisation rationnelle d'une très vaste documentation.

Ainsi, le lecteur de toute formation lira ce livre avec intérêt ; le jeune homme trouvera dans l'évocation de la prodigieuse épopée du rail un sujet d'enthousiasme et le technicien y cherchera les renseignements qu'aucun ouvrage n'avait donnés. De très nombreuses photographies « animées » par des légendes vivantes rehaussent le texte et augmentent encore la valeur documentaire de l'ensemble.

A l'époque heureuse des vacances, où la plupart redeviennent clients du rail, c'est là un guide précieux du monde des chemins de fer : l'ouvrage tout indiqué pour lire dans le train.

M. Gabriel-Louis Pringué vient de publier ses souvenirs aux éditions de la revue *Adam.* Pendant trente ans, l'auteur a été le familier des salons du Faubourg-Saint-Germain, des hôtels particuliers, des châteaux de Touraine, de Bretagne et des demeures princières du pays basque ou de la Côte d'Azur. *30 ans de dîners en ville* sont donc un véritable tableau de la société d'avant guerre et font revivre cette époque charmante et fragile qui semble déjà si lointaine.

Jérôme et Jean Tharaud, de l'Académie française, ont préfacé cet ouvrage que liront avec émotion ceux qui ont vécu les instants enchantés dont Gabriel-Louis Pringué a été le témoin et le spirituel chroniqueur.

Parmi les livres que l'on aime à lire en vacances, parmi ces romans dits « d'aventures » qui transportent le lecteur dans un monde inconnu fait d'angoisse ou d'enchantement, citons *la Réserve des Templiers,* de M. R. Albérès, aux Editions sociales françaises. Cette maison, qui a déjà publié un certain nombre de romans excellents tels que *Turne 3,* de Noël Edmond-About ; *le Voyageur immobile,* d'Alain Saint-Ogan et Camille Ducray, et *le Gorloton,* de Herman Grégoire, a édité également une série de livres pour la jeunesse qui seront sans aucun doute fort appréciés des parents. Ne faut-il pas, avant de partir, prévoir les journées de pluie, alors que les enfants, qui ne peuvent courir la campagne ou s'ébattre sur la plage, ne savent que faire ? *Erreur d'aiguillage,* d'Henri Suquet ; *le Gouffre de la nuit,* de Camille Ducray ; *le Secret du poignard d'argent,* de Jean des Brosses, et bien d'autres titres, leur feront paraître moins longues les heures maussades, quand l'averse ruisselle sur les vitres.

On trouve dans de nombreux ouvrages spécialisés des études et des conseils sur la chasse, le classement, les préparations et la mise en collection des insectes, mais il n'existait pas jusqu'alors d'ouvrage d'ensemble exposant les techniques actuelles.

M. G. Colas vient de combler cette lacune en publiant aux Editions N. Boubel et C^ie son *Guide de l'entomologiste.* Entomologiste enthousiaste, l'auteur a une grande expérience personnelle des méthodes de chasse et d'observation. Ses fonctions d'assistant au Muséum l'ont mis au surplus en contact permanent avec des entomologistes amateurs. Il peut donc faire profiter le lecteur non seulement de ses connaissances, mais aussi d'une foule d'inventions ingénieuses et d'observations biologiques faites autour de lui.

C'est en 1889 que R.-L. Stevenson eut l'idée de consacrer trois romans aux mers du Sud. Il écrivit l'un d'eux, *The Wrecker,* en collaboration avec son beau-fils, Lloyd Osbourne. La Librairie universelle de France vient d'en publier la traduction sous le titre de *Trafiquant d'épaves.* Ce roman nous transporte aux îles Marquises et nous vaut quelques-unes des meilleures pages de Stevenson.

Ellen Glasgow, romancière américaine de grand renom dans les pays anglo-saxons, est presque une inconnue en France.

Elle a publié une vingtaine de romans et nouvelles parmi lesquels les plus marquants sont certainement *Virginia, Barren Ground, The romantic comedians* et *In this our Life.* Ces ouvrages lui ont d'ailleurs valu la médaille Howells en 1940 et le prix Pulitzer en 1941.

Les Editions universelles viennent de faire paraître la traduction d'une œuvre qu'elle a écrite en 1902 : *la Nef du bonheur.* Ce livre, qui a pour cadre la Virginie de la guerre de Sécession, met en scène les grands propriétaires terriens ; hommes violents et courageux, prêts à mourir pour une idée, mais généreux comme leur terre. *La Nef du bonheur* est de plus un émouvant roman d'amour. La traduction, excellente, est due à M. André Roux.

René Barjavel vient de faire paraître chez Denoël un nouveau roman extraordinaire. *Le Diable l'emporte* est un peu l'histoire de ce qui semble nous menacer, puisque ce n'est autre que le récit des troisième et quatrième guerres mondiales. Ce n'est pas comme on pourrait le craindre un récit horrifique. L'auteur de *Ravage,* partant de ce principe peut-être contestable « qu'il faut en rire avant d'en mourir », donne libre cours à son humour noir et c'est pourquoi les pages apocalyptiques alternent dans son livre avec des passages d'une énorme cocasserie. *Le Diable l'emporte* est en somme l'œuvre d'un pessimiste joyeux. Et seul l'humour de Barjavel pouvait rendre supportable la vision qu'il nous donne de la prochaine fin du monde.

Les éditions Stock nous offrent la dernière œuvre romanesque de Charles Morgan. L'auteur de *Fontaine* et du *Fleuve étincelant* nous conte cette fois l'histoire d'un juge, de sa fille adoptive et d'un homme d'affaires qui joue entre eux le rôle du démon. Avec sa maîtrise habituelle Charles Morgan associe la poèsie des symboles avec cette philosophie qui donne à ses personnages une valeur quasi allégorique, sans que pourtant ils cessent un seul instant d'être vivants et de nous intéresser, lorsque ce n'est pas de nous passionner. Si les personnages de Morgan sont si fascinants, n'est-ce pas d'ailleurs parce que l'art du romancier leur confère en même temps que vie et vraisemblance un *pouvoir* presque magique ? *Le Juge Gascony,* roman de la victoire du bien sur le mal, ne décevra sans doute pas ceux qui ont aimé *Spaskenbroke.*

Toujours de Charles Morgan, Stock publie en même temps la deuxième série de *Reflets dans un miroir.* Ces méditations de l'écrivain sont d'autant plus émouvantes qu'elles se rapprochent davantage, par leur date, de nos préoccupations actuelles. Qui ne sera pas ému en y relisant la célèbre proclamation de 1941 qui affirmait que « la France est une idée nécessaire à la civilisation » ? Morgan exprime de plus dans ce deuxième volume ses idées sur l'avenir de l'Europe. Il évoque enfin les aspects les plus intimes de Londres et de la campagne anglaise à la veille de la victoire.

ERRATUM

Un oubli involontaire, dont nous nous excusons, nous a fait omettre de mentionner qu'Ellebé était l'auteur des photographies illustrant le reportage de notre envoyé spécial Henri Le Masson sur le port de Rouen.

KENNETH ROBERTS
"OÙ SOUFFLE LA TEMPÊTE"
Roman traduit de l'américain, aux Editions de la Paix (912 pages).
L'auteur du *Grand Passage* est incontestablement un des maîtres contemporains du roman historique. Ici, c'est l'odyssée d'Olivier Wiswell qu'il nous conte. Dans une large fresque d'aventures au temps de la guerre de l'Indépendance, nous parcourons l'Amérique, l'Angleterre et la France, au milieu d'une foule d'intrigues politiques où réapparaît l'extraordinaire figure du major Rogers.

STEVENSON
LE TRAFIQUANT D'ÉPAVES
Avec ce roman magnifique, l'auteur de **l'Ile au Trésor,** nous emmène dans les mers du Sud, à San-Francisco, à Paris, à Edimbourg...
luf
Un fort vol. **600** fr.

CHARLES MORGAN
LE JUGE GASKONY
son nouveau roman
1 vol. 255 pages 150 fr.
STOCK

MAURICE CHEVALIER
MA ROUTE ET MES CHANSONS
★ ★
LONDRES, HOLLYWOOD, PARIS.
1 vol : 280 fr.
JULLIARD

APPEL D'URGENCE
SANGSTER
Roman américain adapté par C. de Béchillon.
Prix : 160 fr. — Franco : 185 fr.
LA RÉSERVE DES TEMPLIERS
R. ALBERÈS
Crimes — Trésors — Mystères
Prix : 165 fr. — Franco : 190 fr.
LES ÉDITIONS SOCIALES FRANÇAISES
7, rue Jadin, Paris (17e). C. C. P. 1292-03.

VIENT DE PARAITRE
MAZO DE LA ROCHE
POSSESSION
Roman Canadien
Un volume in-8°, 332 pages.. .. .. **300** fr.
200 ex. numérotés (éd. orig. française). **600** fr.
ÉDITIONS BEGH-HENRYS
10, rue Fbg-Montmartre - PARIS-10e

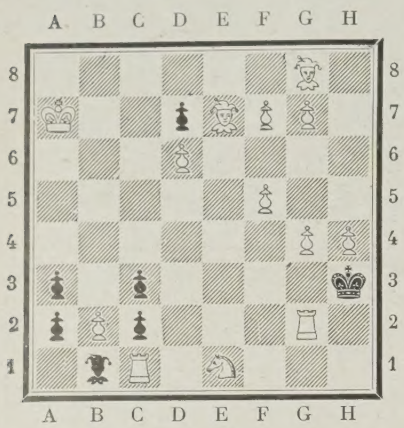
O.-A. PERNIKOFF
LA FRANCE
Préface de
Georges LECOMTE
de l'Académie française
Un panorama des beautés de notre pays.
In-8°-folio 13,5 × 21. illustré de 32 gravures;
hors texte.. .. .. **450** frs
cartonné .. .. **550** frs
PLON

PAR L'AUTEUR DE *"DYNASTIE DE LA MORT"*
TAYLOR CALDWELL
un nouveau roman d'ambition et d'amour...
SI JEUNESSE SAVAIT
Un volume cartonné, belle présentation.. .. .. **500** frs
LES PRESSES DE LA CITÉ
77, boulevard Saint-Michel - PARIS-5e

CAHIERS D'UN MERCENAIRE DE LETTRES
MAURICE ED. SAILLANT
dit **CURNONSKY**
A TRAVERS MON BINOCLE
Un vol. in-16° de 248 p. : 240 Fr.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
ENFIN ! UN LIVRE GAI SPIRITUEL, AMUSANT...

LES ÉCHECS (N° 49)

Solution du problème n° 49,
de W. Pauly.
Theory of Pawn Promotion 1912.



Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

1. b2-b3 ! et les noirs doivent promouvoir leur pion, puisqu'ils n'ont rien d'autre à jouer.

Si le pion noir fait une dame, une tour ou un cavalier, le pion blanc devra subir la même transformation pour que le mat en quatre coups soit possible. C'est l'extraordinaire tour de force de la triple promotion en écho.

Si 1. ..., a2-a1 : dame. 2. f7-f8 : dame ! (et non 2. f7-f8 : cavalier ?, Fb1-a2. — 3. Cf8-g6, Da1×ç1 gardant f4, et pas de mat) et il n'y a pas de défense contre le mat par 3. Df8-a8 et 4. Da8-f3 mat.

Si 1. ..., a2-a1 : tour. — 2. f7-f8 : tour ! (et non 2. f7-f8 : dame ? ni cavalier ?, a3-a2 ! et pas de mat, car si 3. Df8-a8 ou 3. Cf8-g6, le pat sauve les noirs). 2. ..., a3-a2 (sinon 3. Tf8-ç8 et 4. Tç8×ç3 mat). — 3. Tf8-f6 ! levant le pat, Rh3×h4. — 4. Tf6-h6 mat.

Si 1. ..., a2-a1 : cavalier. — 2. f7-f8 : cavalier !! (et non 2. f7-f8 : dame ?, Ca1×b3 ! et pas de mat) suivi de 3. Cf8-g6 et 4. Cg6-f4 mat.

Championnat du monde.
(Hollande, mars 1948).

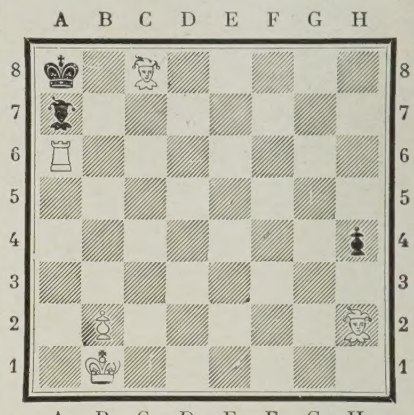
Blancs : Reshevsky. Noirs : Euwe.

1. d2-d4, d7-d5. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cg1-f3, Cg8-f6. — 4. Cb1-ç3, ç7-ç6. — 5. é2-é3, Cb8-d7. — 6. Ff1-d3, Ff8-b4 (une nouveauté de valeur douteuse et qui a en tout cas fort mal réussi à Euwe dans ce championnat du monde). — 7. a2-a3, Fb4-a5. — 8. Dd1-ç2, Dd8-é7. — 9. Fç1-d2, d5×ç4. — 10. Fd3×ç4, é6-é5 (les noirs ont atteint leur objectif : amorcer une attaque par é6-é5 alors que leur clouage Ff8-b4 a rendu plus difficile la contremesure é3-é4). — 11. 00, 00. — 12. d4-d5 ! (Botwinnik continua, contre le même Euwe, par 12. Ta1-é1, Fa5-ç7. Le coup de Reshevsky semble être encore meilleur). 12. ..., ç6-ç5 ? (il fallait jouer 12. ..., Fa5-ç7 sur quoi 13. d5×ç6 eût isolé les pions noirs de l'aile dame). — 13. d5-d6 ! (une terrible surprise. Ce pion est empoisonné, car si 13. ..., Dé7×d6. — 14. Cç3-b5 ! gagne le fou noir : 14. ..., Dd6-b6. — 15. b2-b4). 13. ..., Dé7-d8. — 14. Ta1-d1, Ta8-b8. — 15. Cç3-d5, Cf6×d5. — 16. Fd2×a5, Dd8×a5. — 17. Td1×d5, é5-é4 (si 17. ..., Tf8-é8. — 18. Cf3-g5, g7-g6. — 19. Cg5×f7, b7-b5. — 20. Cf7×é5, b5×ç4. — 21. Cé5×g6 avec une puissante attaque). — 18. Cf3-g5 (et non 18. Dç2×é4 ?, Cd7-f6). 18. ..., b7-b5. — 19. Fç4-a2, Da5-b6. — 20. Cg5×é4, Fç8-b7. — 21. Td5-d2, ç5-ç4. — 22. Fa2-b1 (menace 23. Cé4-ç5 !, Cd7-f6. — 24. Cç5-d7 !! gagne). 22. ..., g7-g6. — 23. Dç2-ç3, Tf8-é8. — 24. Cé4-f6†, Cd7×f6. — 25. Dç3×f6, Db6-ç6. — 26. é3-é4, Té8-é6. — 27. Df6-f4, Tb8-d8. — 28. Tf1-d1, a7-a5 (sur 28. ..., f7-f5 aurait suivi 29. f2-f3, f5×é4. — 30. f3×é4 !, Td8-f8. — 31. Df4-g3, Dç6-b6†. — 32. Rg1-h1, Fb7×é4. — 33. d6-d7 !, etc.). — 29. h2-h4, h7-h5. — 30. d6-d7, Té6-é7. — 31. g2-g4 !, Té7×d7. — 32. g4×h5, Td7×d2. — 33. Td1×d2, Td8×d2. — 34. Df4×d2, g6×h5. — 35. Dd2-g5†, Dç6-g6 (pour éviter 36. Dg5×h5, mais le finale de pions est perdu pour les noirs). — 36. Dg5×g6†, f7×g6. — 37. f2-f4, b5-b4. — 38. a3×b4, a5×b4. — 39. Rg1-f2, ç4-ç3. — 40. b2-b3 !, Rg8-f7. — 41. Rf2-é3. Les noirs abandonnent, car ils ne peuvent empêcher le roi blanc d'aller prendre les deux pions noirs de l'aile dame et d'avoir finalement ainsi deux pions passés en plus. Si 41. ..., Fb7-a6. — 42. Ré3-d4, Fa6-é2. — 43. Fb1-ç2 ! et Rd4-ç5.

Blancs : Reshevsky. Noirs : Keres.

1. Cg1-f3, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, b7-b6. — 3. d2-d3, g7-g6. — 4. é2-é4, d7-d6. — 5. Cb1-ç3, Ff8-g7. — 6. d3-d4, 00. — 7. Ff1-é2, Fç8-b7. — 8. Dd1-ç2, é7-é5. — 9. d4×é5, d6×é5. — 10. Fç1-é3, Tf8-é8. — 11. 00, Cb8-d7. — 12. Tf1-d1, ç7-ç6. — 13. b2-b4, Dd8-é7. — 14. Ta1-b1, Cd7-f8. — 15. a2-a4, Dé7-ç7. — 16. b4-b5, Té8-d8. — 17. Td1×d8, Ta8×d8. — 18. a4-a5, Cf6-g4. — 19. a5×b6, a7×b6. — 20. Fé3-g5, f7-f6. — 21. b5×ç6, Fb7×ç6. — 22. Fg5-d2, f6-f5. — 23. Fd2-g5, Td8-é8. — 24. h2-h3, f5×é4. — 25. Cç3×é4, Fç6×é4. — 26. Dç2×é4, Cg4-f6. — 27. Dé4-é3, Cf8-d7. — 28. Dé3-b3, Té8-b8. — 29. Fg5-é3, Cd7-ç5. — 30. Db3-ç2, Tb8-a8. — 31. Cf3-g5, Ta8-é8. — 32. h3-h4, é5-é4. — 33. Cg5-h3, Té8-d8. — 34. Ch3-f4, Td8-d6. — 35. h4-h5 !, g6-g5. — 36. Cf4-d5, Cf6×d5. — 37. ç4×d5, h7-h6. — 38. Fé3×ç5, b6×ç5. — 39. Dç2×é4, Fg7-d4 (perd immédiatement, mais que faire contre la menace Fé2-b5 suivi de Fb5-ç6 et Tb1-b7). — 40. Dé4-é8†, Rg8-g7. — 41. Tb1-b8. Les noirs abandonnent. Les blancs menacent 42. Dé8-f8†, Rg7-h7. — 43. Df8-g8 mat ; et aussi 42. Dé8-h8†, Rg7-f7. — 43. Dh8-f8 mat. Si 41. ..., Rg7-f6. — 42. Dé8-g6†, Rf6-é5 (42. ..., Rf6-é7. — 43. Tb8-é8†, Ré7-d7. — 44. Dg6-f7 mat). — 43. Tb8-é8†, Ré5×d5 ou f4. — 44. Dg6-é4 mat.

Problème inédit n° 50,
dédié à M. Niemeijer,
par le professeur George Dulcu.
Roumanie.



Mat en sept coups.

André Chéron.

LE SOUS-PLAFOND
VITREX-MENOZ
climatise vos locaux
VITREX . 27, RUE DROUOT — PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADMINISTRATION DES DOMAINES
VENTE AUX ENCHÈRES à PARIS, Chambre des Notaires, par le Ministère de Me VIDECOQ, Notaire, le 13 juillet 1948, à 14 heures :

QUATRE BEAUX IMMEUBLES DE RAPPORT A PARIS

1) 7, AVENUE STÉPHANE-MALLARMÉ (17e)
REVENU BRUT .. .. .. fr. 292.072 — MISE A PRIX .. .. .. fr. 7.000.000

2) 14, RUE DE NAPLES (8e)
REVENU BRUT .. .. .. fr. 217.964 — MISE A PRIX .. .. .. fr. 5.000.000

3) 68, RUE LAFAYETTE (9e)
REVENU BRUT .. .. .. fr. 158.280 — MISE A PRIX .. .. .. fr. 2.500.000

4) 12, RUE DU PONT-DE-L'EURE (20e)
REVENU BRUT .. .. .. fr. 139.000 — MISE A PRIX .. .. .. fr. 2.300.000

VISITE. — S'adresser à la COMPAGNIE D'ASSURANCES "VICTORIA DE BERLIN", 23, boulevard Haussmann, PARIS-9e.
CONDITIONS — RENSEIGNEMENTS — CAHIER DES CHARGES : Me VIDECOQ, Notaire à PARIS, rue de Liège, 15 (Tél. : TRInité 41-84).
DIRECTION DES DOMAINES DE LA SEINE, 9, rue de la Banque, PARIS-2e (Tél. : CENtral 32-00).

ADMINISTRATION DES DOMAINES
ADJ. s. soumissions cachetées, (Dépôt au plus tard avant la séance) le 20 juillet, 16 h. à LYON, DIRECTION DES DOMAINES, 43, rue de l'Hôtel-de-Ville (3e étage).

VEDETTE de la MARINE 22 m. long. 4 m. larg.
ACIER, suscept. être aménagée en YACHT DE PLAISANCE
Diesel 80 CV. C. L. M., bon état, amarrée sur la SAONE. S'adresser pour visiter SERVICE DE LA NAVIGATION, Garage, rue de la Quarantaine, et DIRECTION ou BUREAU DES DOMAINES de LYON (Tél. 51-15. Postes 30 et 13).

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

Et. Me MALLET, notaire au KREMLIN
PROPRIÉTÉ 15, r. de Fresnes, à CHEVILLY-LARUE, avec TERRAIN : 3.991 m. LIBRE. Adj. 20 juill. 15 h. M. à p. : 595.000 frs. S'ad. Me MALLET.
Superbe château et parc, vallée du Rhône, à vendre. S'adresser à Me Roux, notaire à Montélimar (Drôme).

A vend., domaine du Peut-Chêne, commune de Mazières (Dx-S.) ayt chât. Louis XV, parc, bois, étangs. 2 fermes et pavillon. Cont. tot. 85 ha. Poss. détail. S'adr. Me ROBIN, notaire à VERRUYES (Deux-Sèvres). Tél. 8.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

VAUCRESSON SPLEND. PROPRIÉTÉ meulière, 11 pièces principales. Grand confort. Beau parc : 5.500 m². 2 garages. Téléphone. Prix : 5 millions. BIRNEY, 45, rue Hauteville. PRO. 22-32.

PILULES DEHAUT
PURGATIVES LAXATIVES DÉPURATIVES
La marque centenaire
EN VENTE toutes pharmacies. Visa P.17.875

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

BEATENBERG (Oberland Bernois)
Home d'enfants "Freiegg"
Convalescence - École privée.
Home pour enfants de 2 à 12 ans, merveilleusement situé. Excellent climat d'altitude (1.250 mètres). Convalescence - Vacances - Séjours prolongés - Atmosphère sympathique - Contrôle médical - Références - Prospectus auprès de la Famille E. Ratschiller-Schmid, instituteur.

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies de la femme. Maladies de l'enfant. Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE
HOTEL BEAU-SÉJOUR — Bonne table. Prix raisonnables.

AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses. Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

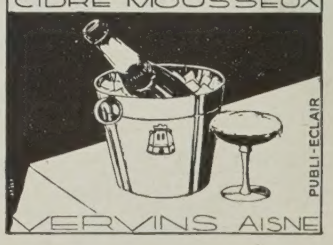
CÔTE D'AZUR

NICE TERMINUS Hôtel-Restaurant Face gare.

SUISSE

VILLARS, Suisse française, 1.300 m. Station 1er ordre. Piscine, golf, tennis, nombreuses promenades et excursions. Grd Hôtel du Parc. Hôtel de 1er ordre et de réputation pour sa bonne tenue, Tél. 32434.

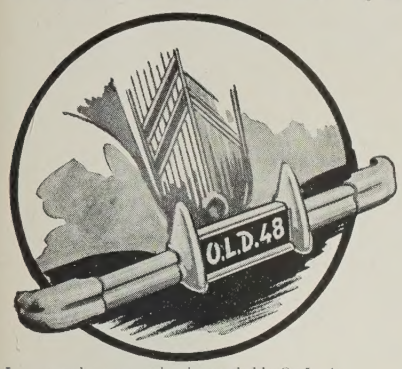
RATHIER Frès
CIDRE MOUSSEUX



VERVINS AISNE
PUBLI-ÉCLAIR

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

L'ÉQUIPEMENT DE QUALITÉ O. L. D.



Le pare-chocs en acier inoxydable O. L. D.

Les Établissements Lecanu-Deschamps, bien connus de nos lecteurs, ont lancé au dernier Salon un luxueux pare-chocs en acier inoxydable poli. Celui-ci a rapidement acquis une place de choix parmi les accessoires qui enjolivent la voiture de série.

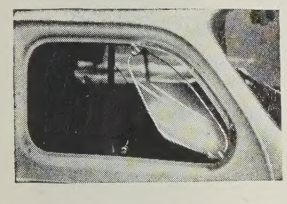
Ce pare-chocs fait partie de l'équipement de qualité O. L. D., qui comprend la classique galerie, la malle de toit, les porte-bagages arrière et les remorques-fourgons métalliques sans oublier les marchepieds adaptables aux Citroën TA.

O. Lecanu, D., 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : PER. 01-29.

CLIMATISEZ VOTRE VOITURE ENJOLIVEZ VOTRE VOITURE

Voici le volet déflecteur D. P. qui assurera l'aération parfaite des voitures à pare-brise fixe, Renault 4 CV, Panhard 4 CV, Ford, etc.

La glace pivote entièrement dans un



sertissage chromé garni d'un caoutchouc étanche, ne désaffleure pas la porte, assure avec un minimum de volume une protection efficace, tenue parfaite dans toutes les positions, fait corps avec la portière et ne donne pas l'impression d'un accessoire rapporté.

Établissements Dupré et Perrin, 16, rue Louis-Blanc, Levallois (Seine). Tél. PER 49-12 et 49-13. Pose gratuite à Levallois. Port gratuit en province.

UNE RELIURE MÉTALLIQUE

Les Établissements Aclé, les grands spécialistes de la reliure, sont, comme on le sait, les créateurs du système maintenant universellement connu. Celui-ci, en effet, est employé non seulement pour les publications, mais aussi, dans de nombreux cas, pour relier efficacement tous documents, catalogues, etc. Cette maison présente également une reliure métallique complète du plus heureux effet; c'est certainement la première fois que l'on voit l'aluminium remplacer la classique couverture, et c'est une belle réussite.

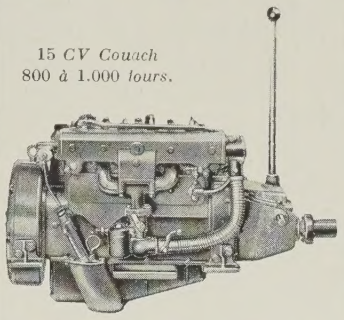
Renseignements aux Etablissements Aclé, 10, rue Grange-Batelière, Paris. Tél. : Provence 69-81.

LES MOTEURS COUACH

Seule une grande firme spécialisée dans la fabrication des moteurs marins peut vous fournir, avec le maximum de garanties, le type exact de moteur convenant à votre bateau.

Grâce à leur cinquante-deux années d'expérience, les moteurs Couach ont

15 *CV Couach*
800 *à* 1.000 *tours.*



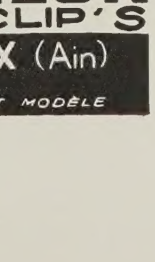
acquis dans le monde entier une place de tout premier plan.

Les moteurs Couach se singularisent par leurs hautes qualités techniques ; ils ont d'ailleurs toujours orienté leurs efforts vers la sécurité. Les moteurs Couach sont construits pour durer, leur régime lent les rend inusables.

Il faut également souligner la pompe à balancier, particulièrement appréciée des usagers, et qui assure aux 7, 10 et 15 CV Couach un parfait refroidissement.

Pour tous renseignements : Moteurs Couach, 125, boulevard de la Plage, Arcachon.

VOUS ÊTES PRESSÉ !

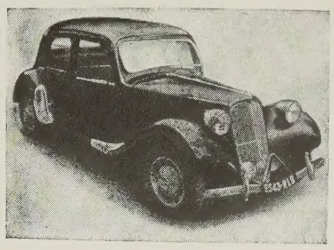


Hop-là ! deux tartines jaillissent à la fois bien grillées et moelleuses en *une seule opération* par simple action manuelle sur un bouton pressoir, grâce au grille-pain réalisé par J. Noirot et Cie, 19, rue Béranger, Paris (3e).

LA PARURE UTILE

Tous les sabots d'ailes « Robri » ont leur utilité. Les modèles pour l'arrière sont des *protecteurs* indispensables contre les projections de pierres, de goudron, etc. Les modèles pour l'avant des types « 272 » et « 274 » se prolongent latéralement sur le côté de la carrosserie et forment *décrottoir*, *pare-boue* et *pare-pierres*.

Ces pièces, fabriquées en aluminium moulé, imbosselables, font office de *protecteurs latéraux* contre les chocs. D'un fini irréprochable, dans la ligne

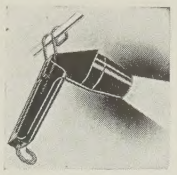


sobre et nette des autres accessoires (phares, pare-chocs, etc.), les sabots d'ailes *Robri* sont de véritables *enjoliveurs*, inoxydables, très facilement adaptables.

Robri fabrique également des butoirs de pare-chocs, des flammes pour portières, des obturateurs de trous de manivelle, des embouts pour tuyaux d'échappement, etc., qui complètent la parure de la Citroën. Votre garagiste vous procurera tous ces accessoires.

Documentation sur demande à Saap-Robri, 19, rue Pitois, Puteaux (Seine).

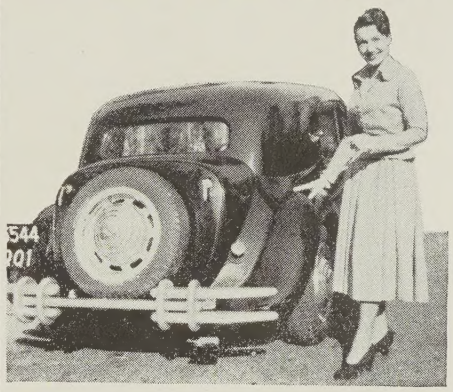
ASSUREZ VOTRE SÉCURITÉ NOCTURNE



Il est indispensable de ne pas être pris au dépourvu. C'est dans ce but que la baladeuse de bord L. D. a été réalisée. Entièrement en caoutchouc, donc incassable — lampe protégée — orientable dans toutes les directions, c'est un outil de secours très précieux.

En vente partout, livrée tout équipée. Gros : Éts. Duliscouet, à Vincennes (Seine).

NOTE D'ÉLÉGANCE « SPEED »



L'équipement de luxe Speed est constitué par quelques accessoires de haute qualité qui donneront à votre voiture une ligne nouvelle :

1° Les roues Speed en alliage spécial à haute résistance, qui ont fait l'objet du procès-verbal n° 1226 du Centre technique de l'automobile ;

2° Les pare-chocs aux lignes les plus aérodynamiques ;

3° La malle arrière, toujours très utile pour le transport des bagages.

Pour tous renseignements : Etablissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI 87-40.

UN VERRE BRISÉ N'EST PLUS UN ACCIDENT

PUISQUE LA LUNETTE

CÔTE D'AZUR

VOUS PERMET DE CHANGER VOS VERRES EN UN INSTANT

ELLE VOUS PERMET EN OUTRE DE REMPLACER LE SOIR VOS VERRES SOLAIRES PAR DES VERRES BLANCS QUI PROTÉGERONT VOS YEUX DES MOUSTIQUES, MOUCHERONS, ETC.

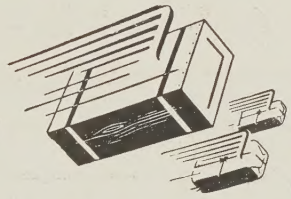
EXIGEZ AVEC CHAQUE MONTURE : 4 VERRES FUMÉS ET 2 VERRES BLANCS INCASSABLES.

HAVAS LYON

COTE d'AZUR
BREVET ECLIP'S

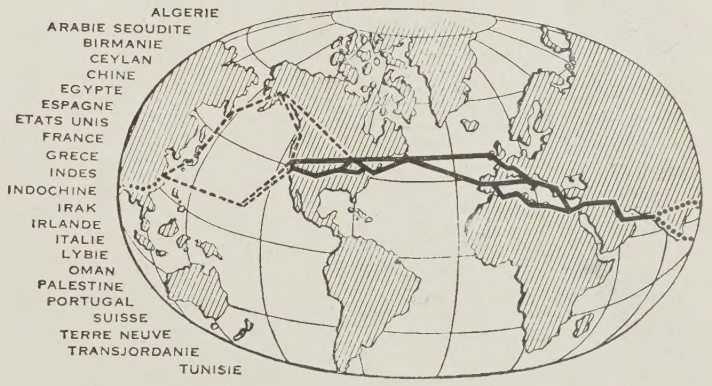
Gros: FICHET S.A. OYONNAX (Ain)
ET 85 RUE DU TEMPLE - PARIS
EN VENTE PARTOUT : 300 - 350 et 400 FRS SUIVANT MODÈLE

8



Pour tous les pays du monde
assurez un transport rapide à vos expéditions
petites et grandes

CARGO AÉRIEN TWA



——— Trans World Airline.
..... Routes prochainement desservies par TWA.
------ Correspondances pour le tour du monde.

EXPÉDIEZ PAR

TWA
TRANS WORLD AIRLINE
U. S. A. · EUROPE · AFRIQUE · ASIE

RAPIDE ! Avions rapides et fréquents reliant les principaux marchés mondiaux. Pas de transbordement. Service rapide d'enlèvement et de livraison des marchandises.

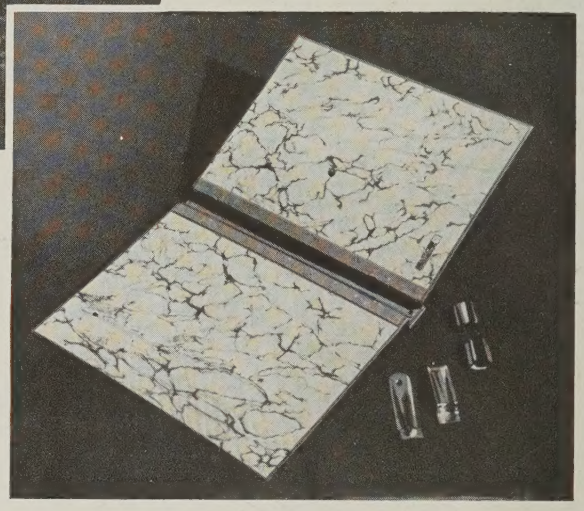
SÛR ! Un agent des Cargos Aériens est à bord de chaque avion. L'emplacement peut être réservé à l'avance. Avions entièrement climatisés. Coffre-fort pour la protection des objets de valeur.

BAS PRIX ! Services directs avec horaires réguliers aux prix les plus bas depuis la fondation de la TWA. Consultez votre transitaire ou TWA.

PROvence 79-80
24, rue d'Enghien, Paris

U OF I

La reliure Aclé, cartonnée et toilée, permet, grâce à un système judicieusement étudié, de rassembler en un volume agréable à la présentation et facile à consulter la collection de France-Illustration.



POUR CONSERVER

VOTRE COLLECTION DE

France ILLUSTRATION

IL VOUS FAUT UNE

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . **333** fr.

N° 8 : pour 1 semestre. . . **339** fr.

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire. . . . . **24** fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

pour **1** reliure . . . . . **85 fr.**

pour **2** reliures. . . . . **105 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

RELIURE MOBILE ACLÉ

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse, Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.